ÉDOUARD DUJARDIN

—

Poésies

LA COMÉDIE DES AMOURS

LE DÉLASSEMENT DU GUERRIER

PIÈCES ANCIENNES

ÉDITION COMPLÈTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

à George Sarella
bien cordialement
Léonard Dujardin

POÉSIES

DU MÊME AUTEUR

Les Lauriers sont coupés, roman, précédé des Hantises, contes, et de Trois Poèmes en prose, nouvelle édition, avec portrait de l'auteur d'après Anquetin.

L'Initiation au péché et a l'amour, roman.

La Légende d'Antonia, trilogie dramatique (Antonia, Le Chevalier du Passé, La Fin d'Antonia), nouvelle édition.

Marthe et Marie, légende dramatique en 5 actes.

La Source du fleuve chrétien, étude historique et critique sur le judaïsme et le christianisme primitif.

Les Prédécesseurs de Daniel, recherches sur la trace de faits et d'idées datant de la fin du troisième siècle avant notre ère et du commencement du second, dans les prophéties d'Habacuc, Sophonie, Aggée, Zacharie et Malachie.

En préparation :

Le Dieu Jésus.

ÉDOUARD DUJARDIN

—

Poésies

LA COMÉDIE DES AMOURS

LE DÉLASSEMENT DU GUERRIER

PIÈCES ANCIENNES

ÉDITION COMPLÈTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXIII

PQ
2219
D476
1913

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

12 exemplaires sur Japon impérial, numérotés de 1 à 12

UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY
APR 15 1970

Droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

POUR L'ENFANT QUI SERA UN HOMME

Au moment de publier un recueil qui, avec *la Légende d'Antonia*, semble devoir constituer son œuvre poétique complète, l'auteur ne peut que reprendre, à quelques lignes près, ces pages qu'il plaçait, en 1904, en tête du *Délassement du Guerrier*.

*

... Les jours s'ajoutent aux jours ; le terme est peut-être lointain et peut-être proche; mais le sentiment de la fin, si étranger à la trentième année, est parfois impérieux passé la quarantième. La jeunesse a le droit de voir la vie grande ouverte; l'âge mûr, au contraire, considère avec anxiété combien peu d'hommes et d'idées arrivent au bout de leur chemin. Et le souci se fait de plus en plus pressant, de laisser après soi quelque chose de soi.

Il faut laisser quelque chose de soi. Il n'y a pas de tour d'ivoire : il n'y a pas de refuge contre la nécessité de dire quelles choses ont été aimées et voulues. L'âme naïve, devant un beau soleil de midi, ne peut pas ne pas prononcer cette simple affirmation qui est le commencement de tout art : il fait beau !... Et il semble intolérable de disparaître sans avoir chanté son amour, et, quand on a abondamment vécu, de sombrer tout entier, comme un dilettante.

Le dilettantisme, c'est la curiosité sans amour. Oui, le doute, la méfiance de soi et des autres, le besoin de nier, la joie d'insulter, tous les scepticismes calomniés sont des principes féconds de vie ; mais le dilettantisme est la mort avec phrases.

Les dilettantes sont quelquefois des hommes très fatigués qui, après avoir aimé et haï, n'ont plus de force pour aimer et haïr, et qui, certes, n'en eurent jamais beaucoup ; ils sont des âmes sans passion, des esprits sans envol, des cœurs tièdes. Il faut, au contraire, que l'on cherche sa vérité, qu'on l'aime avec fièvre, qu'on en fasse un but pour sa vie. Il faut que l'on suspende sa vie à la vérité que l'on s'est inventée, et qu'une vérité nouvelle renouvelle la vie. Une évolution intellectuelle doit être une conversion morale.

Pour moi, il m'a été impossible de ne pas dire combien ma bien-aimée a été belle et bien aimée, et comment je l'ai trouvée un soir sur un monceau de feuilles mortes et de branches cassées, au long de mon che-

min, et comment peu à peu elle s'est dressée ; et puis, que je l'ai vue nue d'une splendeur d'étoile et quelles caresses sont sorties de sa bouche pour mon âme. Il m'est impossible de ne pas dire, ô mes amis, combien a été sauvage et imprévue la route que j'ai parcourue dans le pays de la Connaissance.

Hélas ! le poète est sans doute, parmi les penseurs, le seul qui ne puisse jamais reconnaître, même au recul de beaucoup d'années, si son œuvre contient en effet, ou seulement en intention, le sentiment qui l'a inspiré. Si le poème écrit exprime le poème vécu, l'œuvre existe ; mais si le poème vécu n'est qu'indiqué par le poème écrit, il n'y a pas d'œuvre... Il n'y a pas d'œuvre ; mais il reste pourtant un document cent fois précieux, que la foule ne pourra pas lire, mais que vous, amis, vous saurez deviner ; et il ne se peut pas que de temps en temps une strophe, un vers n'éclate en plein succès, c'est-à-dire en pleine réalisation, qui sera l'oasis de votre traversée.

Wagner est le musicien qui toujours s'exprime ; chaque page de Wagner semble marquée de la plus profonde nécessité. Berlioz est celui qui échoue souvent et réussit quelquefois ; mais dans l'œuvre pleine d'intentions de Berlioz, sachons deviner, sachons reconnaître une âme sœur de l'âme brillante de Wagner. Respectons les poèmes où l'intention n'arrive pas à se formuler, et gardons tous nos mépris pour ceux où elle n'existe pas, c'est-à-dire où elle est vulgaire.

mesquine et basse, que la formule soit ou ne soit pas nimbée d'habiletés.

Il s'agit de dire, avant de disparaître dans le néant, ce que l'on a vécu; rien de plus. Et, pour exprimer le poème que l'on a entendu chanter au fond de soi, toutes les formes s'offrent à l'envi. Il peut être excellent de coordonner, comme des tranches de son âme, des anecdotes dans un roman; les courts poèmes expriment des symboles sous le raffinement et l'amusement d'une forme ciselée; les grands poèmes de prose ou de vers développent les synthèses ébauchées après de longues méditations, et c'est une joie suprême de faire évoluer dans une œuvre dramatique un aspect de cette éternelle évolution que le rêve aura peu à peu et lentement détachée du fond infini des choses.

Aujourd'hui, l'écrivain a cueilli au cours des années quelques fleurettes, repos d'une heure, dont il apporte l'humble gerbe. Et une seule chose lui importe, c'est qu'ici tout a été vécu et qu'elles ont été cueillies, les moindres de ces fleurettes, dans les larmes et dans la joie de la vie vivante, et qu'il n'a pas été possible à l'écrivain de ne pas les cueillir.

*

Je ne suis pas, je ne peux pas être de ceux qui prennent la plume pour autre chose que pour exprimer le cycle d'une très intense émotion de vie.

Si l'on peut haïr le dilettante, Dieu garde de médire de ceux qui ont donné ce but à leurs méditations, le pain quotidien. Racine et Molière ont gagné leur vie grâce à leur génie. Peut-être aujourd'hui, la démocratie régnant, est-il plus âpre de plaire à tous et à soi-même ; le danger n'est pas cependant de flatter un public que d'aucuns savent dompter, mais de prendre la plume, sous prétexte d'un loyer à payer, plus souvent que n'y oblige le mouvement de la pensée.

A une époque où l'on ne peut demander à l'artiste de vivre la vie de Gringoire ou de Villon, l'artiste, s'il n'a pas le tempérament d'un Hugo, hésitera à diluer l'évolution de son esprit dans la production quotidienne.

Il ne faut juger personne ; qui connaît les raisons secrètes des choses? Il faut seulement que l'on blâme un peu moins ceux qui n'ont pas demandé à l'art l'obligation de payer le pain et le vin et qui, bien convaincus et se félicitant hautement de ce que la muse ne nourrit pas son homme, ne lui imposent aucune ambulation nocturne, parmi la foule, sur le trottoir des grandes villes modernes. Bureaucrates, portefaix ou banquiers, selon que votre tempérament s'accommode du logement sur cour avec eau et gaz, de la mansarde ou du somptueux domaine historique, Diogène ou Sénèque, le soir, quand vous serez seul en face de vous-même, ne craignez pas, et librement dites en un sonnet ou en un poème épique, suivant votre loisir

et votre plaisir, l'émotion que vous aurez vécue.

Depuis de longues années, une hantise imprévue a pris celui qui, de vingt à trente ans, n'avait été autre chose qu'un poète lyrique. De nouvelles méditations, de nouvelles études, des recherches ardues et passionnantes l'ont emporté vers la philosophie, vers l'histoire, vers le problème des origines... Peut-il deviner jusqu'où le conduira ce nouveau pèlerinage vers un idéal si lointain ?...

Il ne sait ; mais il lui plaît, aujourd'hui, de ramasser ces petits poèmes qui sont nés chemin faisant, et, ne sachant s'il laissera autre chose, de te laisser, enfant, au moins ces morceaux de son cœur, et de te dire :

— Vis, aime la vie, mon fils ! peut-être te donnera-t-elle un fruit, peut-être non. Mais aie vécu. Le royaume de la terre est beau, et il suffit.

Et que pour toi s'exauce ce souhait :

— Que tu sois fort, que tu sois sain et que tu sois virilement beau, que tu aies une âme douce et fière, et du soleil dans les yeux, et des femmes sur les lèvres, et qu'un esprit vive en ton âme, et que la pensée toujours y chante !

*

Le Chapitre des chapeaux. — Un jour, nous étions deux amis à voyager dans les Alpes ; il faisait par hasard un froid piquant et la pluie commençait à tom-

ber ; la montagne de tous côtés s'enveloppait de brume. Impossible d'essayer la promenade habituelle ; nous descendîmes à la salle à manger où ronflait un poêle, et mon ami Félicien alluma un cigare. Une servante, solidement formée, mais accorte, rôdait autour de nous ; elle avait pris en estime nos mines de Français, et discrètement son extrême bon sens nous protégeait.

Félicien était né au centre de la France, dans une maison isolée, derrière un bois, au bord d'une colline au-dessus de la Loire, non loin de la vieille ville paisible. Et de ce modeste site quitté dès ses six ans, il avait emporté le souvenir d'une étendue immense avec des forêts impénétrables, des montagnes, un fleuve géant et, à l'horizon, une grande cité effrayante. Dans ses songes d'adolescent, parfois, souvent, les paysages d'enfance remontaient avec un murmure confus de choses prodigieuses ; à aucun des grands événements sentimentaux de la onzième, de la seizième, de la vingtième année, cette émotion n'avait manqué : et, au milieu de la vie où son cœur s'engrenait, cette enfance de plus en plus romantique faisait une assise chimérique et exorbitante.

Son premier voyage aux Alpes ne lui apprit rien de nouveau : ne lui semblait-il pas qu'il était né au penchant d'une montagne vertigineuse ? Sans émoi il commença à déambuler à Paris parmi les foules ; n'avait-il pas aux jours de son enfance connu quelque

chose de plus effarant, quand il allait, à la main de son père, parmi les rues de sa petite ville ? Et lorsque, plus tard, pour la première fois il eut, à travers la musique, la sensation de la forêt terrifiante où naquit et grandit le jeune Siegfried, où Fafner non loin du tombeau de Sieglinde gisait sur le trésor du monde, il se figura immédiatement dans son âme le bois de sapins de ses premières années, transfiguré, impénétrable.

Il avait passé trente ans quand il revit les paysages anciens. Et, comme il débarquait à la gare natale, il trouva la petite ville propre et discrète ; puis, ce fut le pauvre ruban de fleuve et la route ombrée de maigres tilleuls et la triste colline haute comme un mamelon, le plan de vignes, la carriole et le petit cheval maigre, avec des enfants qui criaient, la sapinière, enfin la maison toute grise avec deux rosiers rabougris et le laid balcon au-dessus de la pelouse étriquée.

Félicien me racontait ainsi son retour vers ces sites désenchantés. Il s'était levé et se promenait dans la salle de l'auberge.

Au dehors, la pluie avait cessé ; un peu de clarté se répandait à travers les nuages ; l'air était triste et doux.

Félicien, se tournant vers l'invisible, dans un mélange d'enthousiasme et d'ironie, la tête découverte, murmura, avec un grand geste interrompu :

— O humble paysage, paysage grandiose emplissant l'univers ! ô univers, mon rêve, qui n'es qu'un pauvre

petit coin obscur et mesquin que mon rêve a transformé ! ô paysage intime et colossal, je te salue...

A ce moment la servante s'approcha de nous, et, dans sa bonté si absolument simple, elle disait à Félicien :

— Vous allez prendre froid, remettez votre chapeau.

LA COMÉDIE DES AMOURS

LES JEUNES FILLES

LES JEUNES FEMMES

1re édition en 1891.

PRÉLUDES

(1889)

PRÉLUDES

I

Elles viennent, les fillettes,
A leurs corsages, des pâquerettes,
Sur leurs lèvres, des violettes,
Et, dans leurs yeux de brunettes et de blondettes,
Des refrains de chansonnettes.

Elles seront femmes un jour,
Elles savent qu'on leur fera la cour,
Elles attendent le troubadour,
Elles s'enquièrent de dames d'atours.

Parfois elles montrent des compassions
Aux choses que nous balbutions,
Elles ont la divination
Qu'il faudra que nous les adorions.

Et leurs regards, que ne ternit aucune idée morose,
Droit devant elles dans l'avenir et dans nos cœurs se posent.

O chairs que la vie réclame,
Chairs qui serez la joie et le martyre et le dictame,
Fillettes, âmes de nos âmes,

O fillettes, quand vous passez,
Vous mettez un songe en nos yeux lassés
Et les fleurettes, ô fillettes, qu'entre vos doigts fins vous tissez
Sont des fils où s'enlacent nos pensées.

II

— Vous avez mis votre robe des dimanches
Et dans vos cheveux une pervenche,
Ne voulez-vous que je me penche
Pour cueillir l'insecte tombé sur votre manche ?

— Laissez les feuilles sous nos pas,
Laissez l'insecte sur nos bras,
Nous ne nous en effrayons pas.

— Vous avez mis vos souliers de satin
Et vos boucles au reflet argentin,
Ne craignez-vous que le matin
Ne mouille votre pied mutin ?

— Nous passerons la clairière,
Nous sauterons la rivière,
Nous vous laisserons derrière.

— Vous avez mis votre frais chapeau
Et votre ruban le plus beau,
Ah ! que la rose du renouveau
Vous ferait un joli joyau !

— Est-ce une rose qui nous embellit ?
Notre teint aurait-il pâli ?
Notre chapeau n'est-il assez joli ?

— Vos tailles se courbent, ô demoiselles,
Vos hanches ont des balancements de gazelles,
Vos cheveux s'envolent comme des ailes,
Quand vous valsez, sous vos dentelles
Vos cœurs sombrent comme des nacelles.

Quand je les tiens, vos mains
Perdent leur carmin.

Le soir parfois
Vous êtes sans voix,
Vous contemplez les bois
Avec des effrois,
Vous avez un émoi
Si vous voyez que je vous vois.

Et puis vous êtes folles
Et vos paroles
Sont aussi frivoles
Que des ballades et des barcarolles,

Cependant que vos si chastes seins
Se gonflent comme des essaims.

Demoiselles, voulez-vous un mari ?
— Je l'attends tout au fond de mon cœur endolori.
— Demoiselles, je vous amène un mari.
— Qu'il parle et mon cœur soit guéri !
— Demoiselles, voici le mari.
— Je suis à lui, qu'il ait mon cœur pour lui fleuri !

III

Nous sommes les fiancées
Qui dorment enlacées
A de tendres pensées.

En ses yeux noirs
Nous mirons nos espoirs.

Il touche nos doigts
De baisers froids,

Tandis que nous rougissons
Et que nos fibres ont
Des pâmoisons.

Chez nos pères
Il vient en des mises sévères,
Il parle de choses austères,
Parfois il nous considère.

Derrière la fenêtre
Nous regardons paraître
Celui qui sera le maître
De réjouir et désoler nos êtres.

Et la nuit nos cœurs rêvent
De grèves
Où flotte sa silhouette brève.

Oh ! qu'il vient mystérieux !
Combien brumeux
Sont les essieux
Du char qu'il conduit en nos cieux !

Oh ! qu'il arrive fantastique
Et mystique
Vers notre chair eucharistique !

Qu'il est fantomal,
Qu'il est fatal,
Qu'il est lointain et vespéral,
Le héros hyménéal !

Qu'il nous est inconnaissable
Et, tel qu'un prince de fable,
Inconcevable !

Et que nos âmes sombrent
A quérir dans la pénombre
Vers quelles décombres
Nous emporte son ombre !

Il est celui que dès les temps
Rêvèrent nos printemps.

Pour lui nous sommes nées,
Nos années
Lui sont destinées.

Nos mères nous ont faites
Pour parer ses fêtes.

Il est l'idole
A qui l'on immole
Parmi les girandoles
Et sous les banderolles
Nos âmes qui vers lui volent.

Depuis notre matin
Le destin
Parfume d'encens et de thym
Nos corps qui seront son festin.

Il nous attend, nous l'attendons,
Nous sommes les dons
Qu'au son des faux-bourdons
Ses mains prendront.

Qu'il soit notre seigneur ! il sera doux;
Qu'il nous possède ! ses genoux
Plieront devant nous.

Oh ! qu'il dévore,
Mais qu'il adore !

Qu'il soit meurtrier,
Mais que ses pitiés
Coulent sur nos pieds !

Qu'il soit tout-puissant,
Qu'il ait notre sang,
Qu'il flétrisse les seins fleurissants !

Mais qu'il soit tendre,
Qu'il sache entendre
Les pleurs que nous ne pourrons arrêter de répandre.

O notre époux,
Ayez pitié de nous !

Lumière des aurores,
Splendeur des météores,

O notre époux,
Ayez pitié de nous !

Astre des nuits,
Baume des puits,

O notre époux,
Ayez pitié de nous !

Arche des salvations,
Colline de Sion,

O notre époux,
Ayez pitié de nous !

Fleur des espérances,
Refuge des errances,

O notre époux,
Ayez pitié de nous !

Gloire des sommeils,
Aube des éveils,
Midi sans pareil,
Nimbe vermeil,

Époux, époux de nos pensées,
Ayez pitié des fiancées !

LES CHANSONS DU RIVAGE

(1889)

LES CHANSONS DU RIVAGE

I

Sous les guirlandes du matin
Et ses guipures et ses lointains,
Parmi les teintes d'aubépines et de thyms
Et les grisailles du ciel argentin,

Tandis que l'orient envermeille
Votre fenêtre, votre miroir et votre treille,
Oh ! tandis que d'un blanc soleil
Il ensoleille
Le cadre en mousseline où vos yeux sommeillent,

Pour un jour encor, pour un jour nouveau,
Pour un jour de plus parmi les jours et l'infini des renouveaux,

Apparaissez,
L'aube bruit, l'aurore rit, les effrois de la nuit sont passés,
Surgissez,

Et plus bénigne et plus radieuse et plus belle.
Oh ! manifestez-vous en vos cadences et en vos ailes,
En vos douceurs, amie ! et en cette âme fidèle.

II

Vous poserez vos pieds
Sur le fin gravier,

Et la vaste mer
Effleurera sans les mouiller de son écume amère
Vos jupes légères...

O jeune fille,
Prenez vos espadrilles.

*

Sur vos épaules de puérile reine
Vous jetterez la gaine
De votre manteau de laine,

Et le vent du large, le vent du nord,
Le vent de male-mort
Qui saisit les chaloupes et les tord,
Tourbillonnera autour de votre corps...

Jeune adolescente,
Prenez votre mante.

*

Et puis, tout à l'heure, vos doigts
Ouvriront l'ombrelle de soie,

Et l'éclat brûlant du soleil
Se fera doux et souriant à votre teint vermeil...

Prenez votre ombrelle,
O jeune pastourelle.

*

Mais, quand sur les terrasses
S'arrêteront vos promenades lasses,

Vous laisserez sur vos lèvres muettes
Pendre et flotter votre claire voilette,

Et le voyageur
Puisera mieux à vos yeux sans rougeur
Un peu d'azur dont éclairer son front songeur...

Étoile,
Gardez votre voile.

III

O demoiselle, vous avez des robes blanches
Qui flottent lentes sur vos hanches
Comme des ailes sur des branches...
Vous avez, demoiselle, de lentes robes blanches.

Vous avez des cheveux noirs sous tel jour, sous tel jour blonds,
Oh ! cendre évaporée sur votre front,
Neiges de bruns et fauves papillons !...
Vous avez des cheveux noirs tour à tour et blonds.

Vous avez, ô demoiselle, de molles paroles,
Votre voix est une viole
Avec des airs qui languissent et qui cajolent
Et de graves préludes et puis des chants et des scherzos frivoles...
Oh ! pour qui le concert est-il tout prêt de vos paroles ?

IV

Le soleil descend,
Le ciel est couleur de sang...

Les jeunes filles en longues files
Attendent immobiles
Au bord des flots tranquilles.

*

Le soleil baisse,
Les rayons du soleil caressent
Les cimes des vagues épaisses...

Sur les galets
Les robes ont des reflets
Bleus, roses, blancs, violets.

*

Les flots dormants
S'étendent immensément
Sous l'œil du soleil fumant...

Les jeunes filles vers les vagues
Arrêtent leurs regards vagues,
Leurs tendres esprits vaguent.

*

Le soleil a touché l'onde,
Il l'inonde
De lueurs rouges et blondes...

La brise qui vient des flots
Agite sans repos
Les rubans et les plumes des chapeaux.

*

Le soleil plonge dans la mer,
L'air
Resplendit comme un feu clair...

Et de la rive
Les yeux des jeunes filles suivent

La trace de l'amant glorieux
Qui pour l'amante vient de descendre des cieux.

V

Nous n'irons point ouïr les concerts au bord de l'eau,
Nous délaisserons les casinos,
Vous vous assoirez à votre piano.

Et pour peu que vos doigts
Animent les chœurs que le clavier recèle, votre voix
Évoquera des chansons d'autrefois.

Ou, s'il vous plaît mieux, demeurons
En ces fauteuils profonds,
D'autres pour nous s'en viennent jouer; nous les écouterons.

Les nobles mélodies
Sont de sûres amies;

Leurs doux rires
Appellent nos sourires;

Leurs caresses
N'ont rien qui blesse;

Elles savent entre leurs ailes
Prendre les âmes frêles ;

Elles les entourent
De velours ;

Elles les embaument
De pénétrants aromes.

O bonnes gammes,
Filez d'harmonieuses trames !

Accords,
Répandez-vous dans l'air sonore
En hymnes d'or,
En hymnes de mort !

Ombrez-vous de limpides voiles,
Puis enflez-vous jusqu'aux étoiles !

Cortèges
Des arpèges,

O canzonnettes,
Strettes
Et vous, adagios aux voix secrètes,

Longuement vous perpétuez
En nos esprits exténués
Ces ivresses que vous instituez.

Et tandis que ma songerie
S'envole en chimères indéfinies,

Elle, la vierge au pâle front séraphique,
Oh ! qu'elle sait bien écouter la musique !

VI

Voici les violons...
Oh ! dans les clairs salons
Valsons !

En ce vent virant qui vague,
L'âme sur des voiles vagues
Vole et, véloce, extravague.

Le rythme de la valse est un incantement
Et son chant
En un magique girement
Entraîne l'esprit hors l'espace et le temps.

Oh ! pour nous en aller en des tourbillons
Et que tout s'exalte et que tout sombre et que nous tournoyions,
Valsons
Dans l'extase de ces inextinguibles horizons !

VII

Bonsoir, Pierrette !
Les fillettes
S'en vont à leurs chambrettes.

Où sont vos cavaliers si beaux ?
Ils boivent le Montebello ;

Dormez, petite, oubliez
Les beaux cavaliers.

Où sont les chères mousselines ?
Hélas ! la danse assassine
Les a mises en ruines ;

Enfant, ne songez pas
Aux falbalas.

Où sont les roses de votre teint ?
Les papillons du bal en ont fait leur festin ;

O petite, la nuit
S'enfuit ;

Laissez votre miroir,
Fermez vos yeux bleus, vos yeux noirs.

Rêvez que l'aube qui naît aux branches
Vous rapporte vos joues blanches
Et vous rend vos frais regards de pervenche.

Rêvez que les dentelles
Ruissellent,
Qu'elles ont des ailes
Et que nulles ne furent plus belles.

Rêvez que des messieurs
Viennent des cieux
Pour contempler vos yeux,

Et que sous la fenêtre,
Quand le jour va paraître,
Ils seront là, les maîtres,

Pour vêtir votre front de voile nuptial,
Et vous mener au bal,
Et vous prendre à cheval...

Bonsoir, Pierrette !
Ne soyez pas coquette.

CHARIVARIS

(1889-90)

CHARIVARIS

Voici les charivaris
Prescrits
Par les antiques rits,

Le lendemain des épousailles,
A l'heure où l'aube blanchit les murailles,
Sous le balcon où la fleur pâle de l'oranger défaille.

I

Do, mi, sol, do...
Tire ton rideau !
Fais-tu dodo ?
Hé ! l'enfant do !

Fillette, fillette,
Voici de tendres pâquerettes.

La, sol, si, ré...
Avait-il l'air enamouré ?
Ton cœur s'en est-il effaré ?

Fillette, fillette,
Écoute siffler la fauvette.

Fa, ré, fa, mi...
Puisse le bel ami
N'avoir rien fait à demi !
Dis-nous s'il s'est endormi.

Fillette, fillette,
Ce n'est qu'une bergeronnette.

Do, ré, mi, fa...
Celui qui te désattifa
N'est point un fat ;
Sans morgue il triompha.

Fillette, fillette,
Elle chante la chansonnette.

Ré, mi, fa, sol...
Ton âme a quitté le sol.

Fillette, fillette,
Adieu, le temps de la fleurette.

Mi, ré, fa, la...
Voilà
Pourquoi à la fin du gala
Ta maman tout bas te parla

Fillette, fillette,
Tu n'iras plus au bois seulette.

Sol, si...
Ton visage est cramoisi ?
A toutes il en advint ainsi.

Fillette, fillette,
Tu n'es plus une fillette.

Sol, do...
Referme le rideau,
Retourne au dodo,
Rinforzando,
L'enfant do !

II

Il était une bergerie
De blanches brebis nourrie ;
Maintenant la voilà meurtrie,
La bergerie.

Un soir le loup est apparu,
Il avait le nez pointu
Et de ses crocs il a mordu
Dans l'absolu.

Les chiens dormaient sous la cahute,
Le pâtre jouait de la flûte,
La lune achevait sur la butte
Une culbute.

Le loup est entré sans tapage,
Sans escorte ni bagage,
Et dans le tendre pâturage
Il a fait rage.

Pasteurs, joueurs de flûte, pleurez !
Chiens fidèles, ululez !
Gémissez, amis, et chantez
Dies iræ !

Mettez un crêpe à vos chapeaux,
Gens ! chiens, baissez les museaux !
Et tous mêlez vos larmes aux
Eaux des ruisseaux !

Aux dents du loup il faut qu'on cède,
Et, quadrupède ou bipède,
A sa morsure on ne possède
Aucun remède.

III

Hé ! la petite femme !
Prêtes-tu l'oreille à notre épithalame ?

Ouvre-nous ton cœur,
Parle sans rancœur.

Quand tu courais sur la grève,
Douce Ève,
Quel était ton rêve ?

Perds-tu des illusions ?
Avais-tu l'imagination
Que nous nous transfigurions ?

Ah ! dans la chambrée
Depuis hier à la vêprée
Quelle échauffourée !

Va, fille de ta mère,
Tu n'es pas la première,

Et tu n'es pas la seule,
Chère filleule,
Ne sois pas bégueule.

L'idéal
Devient banal,
C'est le sort fatal,
Tu suis le chenal
Canonical.

IV

Car tu n'es plus celle que tu étais,
Car en toi-même une autre a surgi pour jamais,
Et de la vierge à la femme des univers se sont défaits.

Lorsque ta chair a tressailli,
C'est en ton âme que la flamme a lui.

Ta chair de vierge était ton âme virginale,
Ta chair de jeune fille est morte et dans la nuit hyménéale
Ton âme de vierge s'est renvolée au ciel de ton aube baptismale

*

Et près des gynécées
Nos plus nobles et nos plus tristes et nos plus lyriques pensées,
O jeunes femmes, vont à vos premières âmes maintenant
[trépassées.

MEMORARE

(1889)

MEMORARE

o piissima Virgo Maria...

I

Je meurs de la pensée de votre corps offert,
Je me pâme à songer que vous avez une chair,
J'ai vertige de savoir qu'un jour sera violé le sanctuaire.

Car votre corps, c'est votre image,
Et votre face de vierge, c'est le mirage
De la virginité de votre âge.

Toucher vos seins, c'est toucher votre âme,
C'est atteindre votre cœur, ô dame,
Que lever les yeux vers votre ventre de future femme.

Quelqu'un approcherait du tréfonds immaculé,
Quelqu'un accéderait à ce Gral de spiritualité,
Il entrerait au saint des saints d'une féminité !...

A cause de votre corps offert, je meurs;
A cause que votre chair et votre âme sont des jumelles sœurs
Et que le sacrifice doit se faire, oui, j'ai peur
Et je me pâme et j'ai vertige et j'ai horreur.

II

Car un jour viendra...
Quand l'alléluia
Du rouge sabbat
S'illuminera,
Quand la Maria
S'enveloppera
De magnolias,
Lorsque l'Attila
Aura passé là,
Le jour adviendra

Où vous serez une femme parmi les autres, comme les autres,
Et de vous plus rien ne sera vôtre.

III

Alors, quand vous aurez livré et répandrez votre personne,
Lorsque quelqu'un aura désagrafé votre couronne,
Quand vous ne serez plus la madone
Et que vos seins témoigneront de la divinité humanisée et qui
[se donne,
Alors, souvenez-vous,
Alors, Marie, souvenez-vous,

Souvenez-vous des jours où sans nulle souillure
Vous avez été l'hostie emblématique de l'idée pure,
Gardez la conscience de la blessure
Et quelque regret du premier azur,

Et demeurez, ô dame, dame des sept glaives,
Malgré la chute, l'ange de la grève,
Malgré le fruit cueilli, la native Ève,

Afin toujours que votre époux aux nuits d'éclairs
Ait un presque mortel frisson à s'approcher de votre chair.

AUTRE CHANSON DU RIVAGE

(1889)

AUTRE CHANSON DU RIVAGE

Jeunes filles, allez par les plages ;
L'haleine des flots sauvages

Sur les lèvres écarlates
Met des aromates.

Marchez sur le sable fin ;
Les glauques lointains
De l'horizon marin

Laissent de leurs profondeurs
Au fond des yeux rieurs.

Courez dans les falaises,
Et que vos cris se complaisent
Dans le vent qui monte et puis s'apaise ;

La rude brise, ô coquettes,
Vous fera de fraîches pommettes

Avec de blancs et de rosés reflets,
Mieux que la poudre de chez Violet.

CELLE D'UN SOIR DE BAL

(1889-90)

CELLE D'UN SOIR DE BAL

I

Pressentiez-vous que nous nous aimerions ?
Votre esprit avait-il ces prévisions ?

Pour nous aimer,
Il fallait qu'en votre cœur dès le principe fût semé
Le parfum où mon cœur se viendrait charmer.

O femme, votre œil plus subtil
Le premier reconnaît si quelque fil
Lie au cœur féminin le cœur viril.

Et, dès les jours anciens, vos regards
Appelaient à vous mes désirs épars.

II

Je vous vis pour la première fois
Parmi l'éclat chantant des joies,
Dans la rumeur de mille exultantes voix ;
C'était le bal, où les esprits s'exaltent et tournoient...

Et, dans le rayonnement des feux écarlates,
N'est-ce pas que d'un long regard vous me regardâtes ?

Je vous revis par un matin de soleil doux,
Les rayons des auréoles folles étaient dissous,
Un air simple flottait autour de vous,
Plus de parures, de satins, ni de bijoux,
Vos cheveux tombaient sur votre cou...

Et, comme je vous remettais à peine,
Je reconnus monter à moi vos prunelles lointaines.

III

Dès cette heure
Sans doute qu'en votre cœur
Naissait la fleur,

La flore fugitive
Et cet enchantement de notre rive.

Taisiez-vous pudiquement aux paroles moqueuses
L'efflorescence mystérieuse?

Ou bien ne compreniez-vous
Combien elle grandissait en nous,

Quand venaient à nos fronts
Ces regards, ces regards longs.

IV

O douceur suave de ces jours,
Douceur voilée, douceur aux mélancoliques retours !

Nous étions des amis,
Nous avions des camaraderies,
Nous allions les mains gentiment unies.

Et puis, un soir, vous m'avez dit : « Quoi, vous partez ?
« J'espérais m'endormir tout à l'heure à votre côté. »

Et je vous dis : « Amie, m'aimeriez-vous ?
« Oh ! moi, je suis à vous. »

Et combien tendre, ah ! combien souriante
Et combien heureuse, combien languissante,

Vous laissâtes glisser entre mes bras
Vos bras !

Ainsi parmi la floraison blanche de notre amitié, les roses
De nos amours, de nos douces amours, sont écloses.

DIALOGUES DES COURTISANES

(1889-90)

DIALOGUES DES COURTISANES

Fragment

I

J'avais une belle en mon âme,
Aux regards de Notre-Dame,
Aux yeux de vierge, aux seins de femme.

Sur les brumes de la Tamise
Sa silhouette grise,
Frêle, se subtilise;

Des cheveux de cendre ceignent ses joues de rose,
Elle a de candides poses
Et des alanguissements de chlorose;

Sur sa tête une flore de rubans et de plumes s'envole,
Ou bien c'est sa chevelure qui sur son front de folle
S'épanouit en auréole;

Elle est immobile et de regards muets,
Et de pâles touffes de bluets
Attendent que je les cueille de ses doigts fluets...

O Maud, Maggy, Mary, ô vaine vierge,
A vos pieds j'ai rêvé de brûler de sacrilèges cierges,
Au long des grises et brumeuses et longues berges.

LA JEUNE FEMME

Je suis celle que tu voulus,
Dans la demi-ombre de nos enserrements confus
Regarde-moi ! celle que tu rêvas t'est dévolue,
Je suis fille d'Albion, que tes désirs coulent leur flux !
Je sais à la lueur des lampes et nue
Me transfigurer en chacun de tes absolus.

II

J'avais en mon âme une fleur
Éclose sous les pleurs
D'un soleil blême et sans chaleur.

LA JEUNE FEMME

Si je le veux, et je le veux, je suis la simple fille
Que tu devinas derrière la grille,
Les yeux baissés, un peu rougissante, tirant l'aiguille,
Au côté de la grand'mère qui babille ;
Non loin est la rivière et le moulin et la charmille ;
La Marguerite avant le Faust passe sous sa mantille,
La Marguerite avant que les regards ne se dessillent,
Dont l'innocence brille
Et qui sourit aux mendiants en guenilles ;
Oh ! je suis la plus douce, la plus pure, la plus gentille...
Regarde sous le voile de ces draps d'amour qui m'habillent
Si je ne suis l'enfant où ton désir impossible vacille.

III

O nuit, nuit longue et lente,
Bercements de la nuit somnolente,

Rêve où l'esprit s'endort,
Charmes où s'extasient les corps,
Visions sablées d'or,
Ivresses semblables à quelque mort !

Premiers baisers,
Premier ensemble des désirs réalisés,

Première nuitée,
Première envolée,
Arrivée,
Hyménée !

O flots, ô marée, ô houle,
O tourbillon qui nous enroule
Et par qui l'âme coule
Et croule
En un vertige et se soûle !...

Dans mon âme, j'avais la joie,
Cependant que les nuits les plus noires fulgurent et flamboient,

De sentir ton corps et de deviner ta figure,
Et que tes seins palpitent sous mes mains obscures,
Et que je me pâme entre ta chevelure.

LA JEUNE FEMME

Et voici que l'heure commence,
C'est l'éveil à la conscience.

La nuit s'enfuit,
L'aurore luit,
Le matin bruit,
Au loin s'envole le minuit.

Surgis ! il faut jouir de notre amour,
Connaître notre joie en son plein jour,
Faire à notre bonheur un lucide séjour,
Illuminer le ciel tout alentour.

Viens ! c'est nous l'un et l'autre
Et l'univers est nôtre.

Connaissons combien notre âme est fortunée,
Éveille-toi, mon âme est éveillée,
La splendeur rayonne à la croisée,
Contemplons le soleil et toi, mon cœur, et moi, ton épou-ée.

Et que la lumière du midi vienne !
Ou bien demeurons, que je rêve et ferme les yeux et t'appar-
[tienne !

IV

LA JEUNE FEMME

Je ne suis pas Elle,
Mais autant qu'elle je suis belle
Et, vois, j'ai ses yeux fidèles,
J'ai sa souveraineté d'immortelle;
N'est-ce pas qu'en moi devant ton âme sa semblance se révèle?

Bien longtemps
Et depuis des ans
Et éternellement
Je sais que ton cœur est son servant.

Oh! ne nie point, je sais
Que nuls attraits
N'enombrèrent jamais
La vision où tu te complais.

Elle est celle de tes pubertés,
Celle de l'épanouissement de tes juvénilités.

Oh! je sais, quelle merveille quand sa tête
Apparut à tes songeries inquiètes,

Blanche, pâle,
Avec ces noirs cheveux, si blonds, si noirs et cet ovale,
Cette face diadémale,
Pâle et fantomale
Et royale !

Regarde, telle je suis...
Celle que ton souvenir suit,
Celle qui te fuit
Dans l'impossible et dans la nuit,

Moi qui ne suis qu'image,
Illusion, mirage,

Si je te rappelle celle-là,
Si je deviens une minute celle-là,

Alors incline-toi,
Adore-moi.

LUI, *rêvant*

Antonia ! Antonia !...
Ils ont fleuri, les blancs camélias...
Ils ont fleuri, les blancs, les purs, les frais, les beaux camélias...

LA JEUNE FEMME

Dors ! je veux t'assoupir
Dans la moiteur des souvenirs,
Dans la caresse de tes plus secrets désirs.

Dors ! pour quelques minutes
Les voix des orgues et des flûtes
Épandront sur tes songes leurs séculaires volutes.

Et puis, tu le diras, n'est-il pas bon
D'avoir ouï la chanson
Que les mystères du cœur font ?

Parmi les jours inexorables,
Comme un éveil de fable,
Si l'oasis de l'impossibilité merveilleuse apparaît au milieu [des sables,
N'est-ce pas bien ?
Si tu te souviens,
Est-ce que rien
Est plus consolateur à l'esprit que l'angoisse tient ?

Parmi les mille femmes
Que ton âme
Réclame,

Moi la meilleure,
Moi celle d'ailleurs,

Celle dont tu l'hallucines,
Ma semblance divine
Sera le suprême régal de ta poitrine.

EN PLEIN RÊVE

LUI

Ne crois pas que je t'aie oubliée,
Mon âme à ton âme est liée;

Ne crois pas que jamais
D'autres traits
Effaceraient
Tes traits;

Ne crois pas, ne crois pas
Qu'aucun glas
Étouffe la musique que tes lèvres en mes oreilles mirent là-bas,

Que de nulle fantasmagorie
Le réel de mon âme puisse être ébloui,

Que d'aucune pensée
La trace puisse être laissée
En cette chair qui te fut fiancée.

Parmi les routes de roses et d'épines
Où les visions gaies et tristes tour à tour bruinent,

Tant que mon cœur battra,
Mon cœur se souviendra...

O floraison des frais, des blancs camélias !
Antonia ! Antonia !

JE VOUS AI CONNUE TROP TARD

(1889)

JE VOUS AI CONNUE TROP TARD

Je vous ai connue trop tard,
Aujourd'hui je pars.

Vous êtes bonne,
Votre âme est un fruit d'automne
Qui s'abandonne et se donne,
En vous résonne
L'écho des cris qui en moi tourbillonnent,
Vous êtes bonne.

Vous êtes jolie,
Votre grâce est doucement fleurie,
Vous n'avez point les beautés sublimes et leurs moqueries,
Vous avez la gentillesse, la rêverie,
O jeune femme, vous êtes gracieuse, gentille et jolie.

Vous êtes amoureuse,
Vos yeux ont des caresses lumineuses,

Vos lèvres s'ouvrent langoureuses,
Sans doute qu'en des baisers vous seriez heureuse,
Si tendre vous vous feriez une amoureuse !

Trop tard je vous ai connue,
Je dois vous quitter à l'heure où vous voici venue,
J'irai plus loin, ailleurs, dans l'inconnu,
J'oublierai votre vue.

Au temps où j'ignorais votre visage,
Je me rappelle des oiselles de passage,
Elles ont enchanté mon cœur de leurs ramages,
Elles ont meurtri mon cœur de maint carnage,
Ah ! que leurs ailes furent volages !

Meilleure vous eussiez été, meilleure ;
La bonté de votre cœur,
La grâce de vos rires et de vos pleurs
Et cette volupté que trahissent vos yeux charmeurs
Eussent à votre souvenir mis le parfum des plus chères heures.

Trop tard je vous connais ;
D'autres soucis sont là, d'autres regrets, d'autres souhaits ;
Nous ne nous reverrons jamais.

LE VOYAGE D'ITALIE

(1890)

LE VOYAGE D'ITALIE

I

Nous partîmes par un beau soir de printemps précoce,
Et ce fut vraiment notre voyage de noces.

La semaine passée
Je t'avais retrouvée,

Et tout de suite je t'avais dit :
Dis,
Je m'en vais en Italie,
Veux-tu venir, ô tendre amie ?

Veux-tu, tous deux,
Prendre notre vol d'amoureux ?

Veux-tu que nous laissions
La terre et les soucis où nous vivons ?
Vers les horizons
Nous nous échapperons.

Je m'en vais au pays antique,
Je m'en vais au pays classique

Où les nouveaux amants
S'aiment nouvellement,

Aux pays gais,
Parmi les gens aux yeux de jais,
Vers les palais
Où Tasse et Pétrarque chantaient.

Veux-tu venir ?
J'allais partir

Tout seul, ainsi
Que celui qui n'a point d'amis...

Ah ! je t'ai retrouvée
La semaine passée.

Veux-tu que nous montions
Dans les bons wagons ?
Loin, bien loin, nous nous aimerons.

Dans la vaste gare
Pleine de bagarre
Et de mirages et de fanfares,

Nous sommes arrivés
Comme deux jeunes mariés.

Et des gens passaient,
Mais que nous importait ?
Le train nous emportait...

Donc j'ai tes mains, donc j'ai tes yeux,
Donc j'ai ton cœur délicieux,

Donc, tandis que je vois
Défiler les monts et les bois
Et que par la portière l'espace croît,

Je sens que sur mes doigts se pose
L'aile de ta pensée rose,

Et je vois ce sourire fou
Qui me met à tes genoux.

Et voici les villes nouvelles,
Voici que se révèlent
A notre attente fidèles
Les rives italiques et Venise la toute belle !

O charme ! ô rêve ! ô merveille ! ô douceur !
Que nous avons passé enviablement les heures !

Lorsque nous sommes revenus,
Nous étions devenus

Comme de vieux compagnons ;
A traverser tant d'horizons
Il s'était écoulé des temps très longs,

Oui, presque deux semaines
A tenir tes mains dans les miennes,
N'est-ce pas, ma gracieuse reine,
Presque deux entières semaines.

Et cela tisse entre les âmes
Des indéniables trames.

Nous revînmes, je le constate,
Amis de vieille date.

Ah ! pour l'avenir
Quelle source de bons souvenirs !

Quel trésor de joies sereines
Et de causeries dans les années lointaines
Et, pour nos fronts, de regaîtés certaines,
Ces semaines, ces deux semaines !

Nous étions maintenant
Comme d'anciens amants,
Et je te disais en riant,

Et tu me disais avec ton exquis rire :
Va ! tu peux fuir,
Tout seul ou toute seule, sans moi, tu peux t'enfuir,

Va ! va ! tu peux t'en aller loin,
Tu ne l'oublieras point,

Ce temps si doux, ce temps si long, ces deux semaines.
Je t'en défie, petite reine...

O mon parfait ami,
Je t'en défie...

Quand tu seras bien vieille,
Et toi, quand cette chevelure à la neige sera pareille,

Lorsque tremblotera ce joli front,
Quand tu ne sauras plus même mon nom,

Et même si demain nous venaient des amours nouvelles,
Même si tu n'étais plus fidèle,
Même alors si ton cœur brûle pour d'autres belles,

Cela ne s'effacera pas,
Cela ne s'oublie pas,
Va ! tu t'en souviendras ..
Tu te rappelleras

Toujours, toujours, cher cœur volage,
Toujours, toujours, le beau voyage.

II

Demeure au ciel,
Douce lune de miel.

La vie coutumière,
Les demains semblables à tous les hiers
Et Paris où tout se perd

N'ont point brisé le fil
Dont notre amour se file;

Les jours, les mois
Vont tissant de la même soie
Notre joie.

Douce lune de miel,
Tu demeures en notre ciel.

Nos cœurs battent toujours ensemble;
Moi, il me semble
Qu'ainsi qu'aux premiers soirs je tremble
Quand approche l'heure qui nous rassemble;

Ses yeux ont les mêmes caresses,
Ses lèvres la même liesse
Si ma bouche les presse;

Souvent à mon balcon elle s'accoude,
Toujours elle est jolie, jamais elle ne boude.

Demeure au ciel,
Douce lune de miel.

Oh! mais qu'on ne croie point
Que nos cœurs n'aient pas été plus loin

Que les tendres badinages,
Que les marivaudages,
Que les doux et charmants enfantillages.

C'est l'amour qui nous lie,
L'amour — que nul ne rie !
L'amour — à voix basse je le confie...

Oui, l'amour en personne
A voulu que je m'abandonne,
A voulu qu'elle se donne.

Ah ! que nul
N'ait les rires incrédules
Ni les hochements de tête ridicules !

Nous avons été ceux
Qui passent radieux
Sous la voûte des cieux.

Un jour cela se saura bien,
O femme, que je suis ton bien
Et que tu m'appartiens;

Et, pour nous enivrer aux jours de joies et nous consoler des [épreuves,
Moi, j'en garde de sûres preuves.

L'air joli et distingué,
En petit personnage bien élevé,

En petite nature vive,
En petite tête point craintive,
En petite âme toute sensitive,
A ma porte elle arrive.

Sous sa voilette baissée
Je reconnais ses yeux pleins de pensées.

Et dès qu'elle me voit, je vois ce beau sourire
Sur sa face mate reluire
Et me dire,

Et me dire, n'est-ce pas,
Qu'un peu il bat,
Ton cœur, en cet instant-là.

Elle a de pompeux velours,
Elle a de riches atours,
Des satins lourds;

Comme l'air,
Là-dedans elle est légère.

Ses chapeaux sont discrets,
Une voilette, je l'ai dit, souvent voile ses traits;

Et ses yeux là-dessous
Sont à vous rendre fou.

Sa démarche est d'une princesse,
D'une princesse de jeunesse
Et de beauté et de tendresse,

Et puis, quand il le faut, elle est hautaine...
Ah! qu'elle est belle, ah! qu'elle est bien, ma reine,
Ma reine, ma petite reine!

III

Celle-ci venait le soir,
Celle-là venait à la nuit noire...

Elle, elle vient le matin;
Le matin, tout est argentin !
Le matin, tout est divin !

Celle-ci avait des robes roses,
Celle-là dans ses cheveux mettait des roses...

Elle, elle vient en bleu;
Le bleu, c'est la couleur des cieux !

Celle-ci se parfumait d'iris,
Celle-là faisait venir du fond des oasis
Les aromes les plus exquis...

Elle, elle met du lilas;
Ah ! qu'ils sont pleins d'appas,
Qu'ils sont délicats,
Qu'ils sont doux, les blancs lilas !

Celles d'autrefois
Ont eu de tendres voix
Et d'aimables minois

Et des robes aux fous froufrous
Et de gracieux bijoux;

Leurs chevelures
Autour de leurs figures
Mettaient des clairs-obscurs...

Sache ! c'est toi dont les cheveux
Encadrent le mieux
Les yeux;

C'est toi dont les toilettes
Sont les plus coquettes
Et les plus discrètes;

C'est toi dont les éveils
Sont vermeils,
Dont les sommeils

Sont caressants
Et, comme de l'encens,
Enivrants aux sens ;

C'est toi, c'est toi qui de toutes es la plus belle,
Toi, c'est toi, l'unique belle.

Les autres étaient laides,
On les aimait en guise d'intermèdes...

Toi, l'on t'aime
Pour toi-même.

Les autres n'avaient point d'esprit,
On leur causait du beau temps, de la pluie;

Les autres n'aimaient guère ou aimaient mal,
Mais n'est-ce pas fatal
Que, s'il vit seul, l'homme se porte mal?

Les autres, les autres avaient
Tant de vilains défauts, si peu d'attraits...

De l'amour elles n'ont entrevu qu'une pâle aurore...
Toi, l'on t'adore.

IV

Alors tu veux que je te dise et te redise
Les preuves sûres et sans feintise
Que de notre amour j'ai surprises ?...

Mes preuves, ce sont tes regards
Pénétrants comme des poignards,
Caressants comme des chants de guitares ;

Ce sont ces longs sourires
Où si souvent, dans les nuits claires, je me mire,
Et ces délires

Et ces pensives gravités
Où parfois tu te plais à t'exalter,

Ces gaîtés folles
Et ces hyperboles
Et ces extases et ces farandoles

Où nos cœurs
Boivent le bonheur.

Une fois tu m'as dit, les joues très pâles :
Oh ! que ne suis-je blanche et pure et neuve et virginale,
Oh ! que ne suis-je, ô mon amant, si liliale,
Pour me donner à toi, et que la nuit qui nous ceint soit
l'hyménéale !

Mes preuves sont les odes ruisselantes
Que ton âme chante.

Et j'en connais encore d'autres,
D'autres preuves, qui nous lient l'un à l'autre.

C'est le jour où tu avais mis
Ta robe fraîche, ta robe aux jolis plis,
Où nous étions partis

En des campagnes, en des printemps,
Au pays des paysans
Et des bergers galants
Et des amants;

C'est le jour où, dans la tonnelle
De l'auberge un peu solennelle,

J'ai renversé mon verre, mon plein verre,
Sur la robe légère,
Sur la robe de ma bergère;

Oui, j'ai sali la jupe frêle,
J'ai gâté la toilette belle,

Et point tu ne te fâchais,
Souriante tu pardonnais,
Du fond, du vrai de ton cœur tu souriais...

Ah ! n'est-ce pas aimer, cela ?
Ah ! quelle preuve vaut celle-là ?

Et croyez vous
Que ce soit tout ?

Une autre fois nous nous disions,
Nous nous disions :
Oui, nous ferons,
Oui, nous ferons un beau garçon,

Ou bien une gentille,
Une gentille fille ;

Et tu seras
Papa,

Et tu seras petite mère
Avec des airs
De bonne petite commère ;

Et ce sera le tien,
Et ce sera le tien, le mien, le tien, le mien;

Et notre enfant
Fera que nous serons toujours heureux, toujours amants;
Oh! faisons nous, faisons nous notre doux enfant.

V

Et puis je te connais,
Je sais bien qui tu es.

Jeanne, Colette, Margaret ou Jeanne,
Médée, Hélène ou Ariane,
Avec des yeux de vierge ou bien des yeux de courtisane,

Je sais bien quelle est celle
Que ton nom recèle.

Tu n'es pas de ces êtres
Qu'un servile destin fit naître ;

Ni de ces bonnes ménagères,
De ces petites femmes terre à terre,
Tu n'es pas née, toi, pour être caissière ;

Tu n'es point davantage la créature
Par qui croissent les générations futures,
Jamais pour cela tu ne seras mûre.

Tu es une tout autre princesse...
Doutes-tu que je te connaisse ?

Tu es femme d'amour,
Et telle te salue le troubadour;

Tu es femme d'amour, ô toi,
Et tu viens au-devant des peuples et des rois,

Merveilleuse
Et les lèvres heureuses,

Afin qu'ils aiment,
Afin que j'aime,
Et pour que ce soleil suprême,
L'amour, illumine les yeux des âmes blêmes.

Va ! je jure
Que je comprends ton aventure.

Ainsi tu fus créée et mise au monde,
Ainsi tu passes au sein des foules profondes;

Les autres femmes sont ceci ou sont cela;
Toi, la nature te forma
Pour faire du bonheur et répandre des hosannah.

Toi, ton destin
Est que depuis le soir jusqu'au matin

Tu valses des valses ivres
Et que tes yeux se livrent
Éperdument à la fougue de vivre ;

Ton destin est d'être coquette
Et belle et toujours prête,

Et que partout tu verses tes sourires,
Et puis en de nouvelles danses que tu vires,

Et puis, et puis dans les nuits sombres, et puis dans les nuits claires
Qu'éperdument tu donnes ton cœur et ta chair,

Afin qu'il soit heureux,
Celui vers qui se sont tournés tes yeux,
Celui qui fut ton amoureux !

LE DÉLASSEMENT DU GUERRIER

VARIATIONS SUR DES MOTIFS POPULAIRES
PETITS POÈMES

« L'homme doit être élevé pour
« la guerre, et la femme pour le
« délassement du guerrier. »

ZARATHOUSTRA.

1re édition en 1904 (sauf pour la Chanson de Scevola).

LE DÉLASSEMENT DU GUERRIER

(1902)

LE DÉLASSEMENT DU GUERRIER

« L'homme doit être élevé pour
« la guerre, et la femme pour le
« délassement du guerrier. »

Sois un guerrier, mon fils! la guerre
Est le hautain exercice par qui le corps
Devient plus souple, le cœur plus fort
Et l'âme plus noble, plus joyeuse et plus austère.

N'accepte pas l'ordre des choses coutumières;
Ennemi, tu seras aux hommes ami encor;
Mais, dans la continuité de ton effort,
Contre toi-même sois un guerrier qui ne clôt point la guerre.

Et puis, le soir, à l'ombre de la halte,
Après la lutte et la blessure et la poussière, sache
Cueillir la fleur que tend la bouche d'une femme;

Crains l'alcool, hais la débauche, garde tes sens
Soumis, sois courageux! et que la femme
Soit l'heure qui te délasse, ô mon victorieux enfant.

CONNAIS-TU LE PAYS...

(1894)

CONNAIS-TU LE PAYS...

VARIATIONS

I

Quand est venu l'automne,
Parfois, à certains jours, des lueurs
De printemps anciens, d'étés rieurs
Brillent encore parmi les feuilles que le vent moissonne;

Dans le jardin vieilli et monotone,
A certains retours d'un soleil plein de pleurs,
La floraison des fleurs
Chante des renouveaux et de nouveau rayonne.

Ainsi dans le parc sombre, jadis si vert,
Dans le parc où poind l'hiver,
Dans le parc de mon âme,

O clarté ! ô sourire ! ô soleil reparu !
Votre présence, ô merveilleuse femme,
Fait que le temps passé avec ses fleurs a revécu.

II

L'ITALIE

Connais-tu le pays
Des rêves épanouis,
La terre dorée
Où s'émerveille l'idée,
Le pays des cieux infinis
Et de l'infinie envolée ?

Connais-tu
Le pays de songe éperdu
Où les soirs vibrent de liesses ?
Après les nocturnes ivresses
L'aube du matin tôt venu
Ranime de sans cesse nouvelles promesses.

Connais-tu le pays des désirs caressants
Où la mer a des flots berçants,
Où, muette de toute parole,
En des rythmes de barcarolle
L'âme des amants
Vole ?

O toi dont les regards
Sont pleins de cieux épars
Et de nuits d'harmonie
Et de fête et de silencieuse folie,
Connais-tu les bienheureux départs
Vers ce pays de l'Italie ?

III

Oui, je sais
Que vous êtes une petite reine
De naissance lointaine,
Enfant d'obscures forêts.

Quels inconnus relais
Mènent en cette terre incertaine,
Oh ! je sais
Que vous êtes une petite reine.

Votre primordial palais,
C'était quelque roche hautaine,
Un champ pâle de marjolaine,
Une lande d'irréels genêts...
Oui, je sais.

IV

L'ESPAGNE

Connais-tu le pays au delà des monts ?
Autrefois, dans les siècles féconds,
Régna sa force et sa merveille ;
Maintenant il sommeille
En des repos profonds
Où la souvenance seule veille.

O temps ! ô splendeur ! ô effroi !
Gloire de l'épée et de la foi !
Pays d'ombre et de lumière !
Ame ténébreuse et fière.
Force où resplendissait la loi !
Orgueil qu'accompagnait la prière !

Maintenant près de l'obscur arceau
De la cathédrale effondrée au cours fuyant de l'eau,
Tandis que le soleil et l'heure nonchalante passe,
Rien ne trouble le vide de l'espace
Que le refrain du boléro
Où rêve quelque voix très lasse.

Connais-tu le pays ombreux
Des grands midis silencieux
Où de folles gloires sanglotent,
Où chuchotent
Les passés les plus radieux,
Cette Espagne où nos âmes flottent ?

V

Un jour, un rêvé chevalier,
Tandis qu'une pauvre pucelle,
Sous l'oppression du siècle grossier

Et de l'injustice et de la loi cruelle
Et du monde où tout ment
Et de la vie qui tout flagelle,

Se tordait les bras, invoquant
L'impossible,
Et fléchissait misérablement,

Un jour, un chevalier vêtu d'argent incorruptible
Est apparu du fond brumeux
De l'éternel inaccessible;

Il est venu, venant des cieux,
Il est descendu d'une nue,
Souverain et mystérieux,

Et vers l'élue
Il a penché son front vainqueur,
Demandant le baiser de bienvenue.

... Ainsi, tandis que mon lamentable cœur
Saigne et se déchire à vivre
Et se consume en sa langueur,

Tout à coup mon destin se délivre
Et toutes espérances ont leur retour.
Car voici que derrière le givre,

A l'horizon tout blanc de jour,
Dans l'infini resplendissant de ma fenêtre,
O toi, le Lohengrin de mon amour,

Femme, tu viens d'apparaître.

VI

L'ANGLETERRE

Connais-tu l'île blanche de Thulé ?
Connais-tu ce ciel de nuages auréolé,
Ce ciel ceint de brume éphémère ?
Connais-tu la vaporeuse terre,
Le pays pâlement constellé,
L'Angleterre ?

Connais-tu ce sol fourmillant
Où tout est bruit et mouvement ?
Là les foules humaines
En des confusions souveraines
Grouillent éternellement
Vers où l'illusion les mène.

Combien moelleux le songe dort
Et s'envole et se repose et vole encor
Parmi ces rives, ô Tamise,
Où la paix de l'être s'hyperbolise,
Tandis qu'en un insatiable effort
Roule la multitude grise !

O trop pensive Dalila,
N'est-ce pas là
Que deux amours immaculées
Auraient leur couche appareillée,
En ce calme et ce brouhaha
Par qui toutes choses sont emmêlées ?

VII

Vous êtes femme, et dans mon âme
Ainsi qu'une Notre-Dame
Il me plaît parfois vous vêtir
D'un blanc manteau de martyr
Et d'un sourire oint de dictame.

Ma passion qui vers vous brame
En vos yeux découvre une inexhaustible flamme,
Quand en vos bras je suis venu m'anéantir;
Vous êtes femme...

Comme une princesse de mélodrame
Je vous adore dans nos soirs d'épithalame,
Et d'idéal j'aime à vous investir...
Mais de la splendeur qu'en votre front je ne veux cesser de sertir
Je connais la féerique trame :
— Vous êtes femme.

VIII

LA-BAS

Le connais-tu ? c'est un pays lointain,
Si lointain qu'à travers le surhumain
Hors le temps et l'espace
Il s'efface.
Au delà de l'hier et du demain,
En deçà de toute place.

Le connais-tu, le beau pays de méditation,
La Sion
Éperdue
Que le cœur institue,
Le royaume de suggestion
Où l'âme erre nue ?

Il suffit, il suffit,
Pour vivre au pays infini,
Que tu me baises, ô maîtresse,
Qu'en ton âme ma caresse
Éveille un écho ami,
Et que nous enlacions notre double tristesse.

Et là, si tu le veux,
Dans le lieu étroit où s'enferment nos yeux,
En cette minute brève,
Nous aurons l'heure que rien n'achève
Et l'étendue des plus illimités cieux...
Le connais-tu, dis, le pays du rêve ?

IX

Non, tu n'es qu'une femme parmi les autres;
Et qui sait
Si les visions où se plaît
Notre songe, sont bien nôtres?

Entre les sensuelles fleurs où tu te vautres,
J'ignore quel hochet
Exalte le secret
De tes yeux qui de l'idéal semblent apôtres.

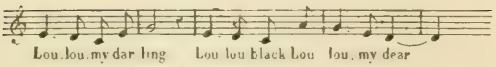
Mais dans la langueur
De ta face et de tes mains et de ton cœur
Toute l'œuvre de mon désir se ligue;

Et, comme en un site d'apparition,
Follement et divinement je navigue
En ta délicieuse illusion.

LOULOU, BLACK LOULOU

(1895)

LOULOU, BLACK LOULOU



THÈME

Tandis que seul chez moi je rêve
Et que le jour s'achève
Et que j'attends
Celle qui revient à pas si lents,
Oh ! la douce chanson
Qui là-bas traîne à l'horizon..
— « Loulou, ma chérie,
Loulou, noire Loulou, ma vie !... »

Tandis que sonne l'heure
Et que je demeure
A songer de l'absente,
Oh ! là-bas, la vieille chanson dolente
Qui douce et calme et berçante
Et ingénue
Monte le long de l'avenue...
— « Loulou, ma chère âme,
Loulou, noire Loulou, mon âme !... »

Tandis qu'ô mon cœur, tu t'endors,
Oh ! là-bas, au dehors,
La bonne chanson qui passe
Et me berce mon âme lasse...
— « Loulou, ma bien-aimée,
Noire Loulou, Loulou, ma pensée !... »

VARIATIONS

I

Elle est humble, celle que j'aime,
Son œil
N'a pas d'orgueil,
Son front n'a pas de diadème,
Sa mise est un demi-deuil.

Les autres
Sont belles très noblement,
Indifféremment
Elles seraient aussi bien vôtres,
Et toujours elles sont l'honneur de leur amant.

Certaines
Ont des regards
Qui pénètrent les sens hagards,
Avec des pâleurs de reines
Parmi la violence des fards.

Ah ! combien de princesses
Au corps de soie et de splendeurs vêtu !
Les unes portent l'adorable tutu,
Les autres de longues traînes avec des joliesses,
Quelques-unes arborent même de la vertu.

Qu'elles sont belles
Et tentatrices ! et qu'elles ont
Des yeux profonds,
Toutes celles
Qui s'offrent aux baisers longs !

Courtisanes, gent émérite,
Amoureuses au front de langueur,
Pucelles, délicates fleurs !...
Moi, c'est une pauvre petite
A qui s'est donné mon cœur.

II

Elle est humble, mais elle m'appartient ;
Son cœur est un bien
Absolument mien :
Ce toit de chaume
Me revient
Mieux qu'à nul roi aucun royaume.

Elle est à moi ;
Je gouverne d'un doigt
Son âme en émoi
Et son âme en fête ;
J'y suis la loi
Et les prophètes.

Elle est bien peu de chose ;
C'est une toute petite rose
Atteinte de chlorose ;
Mais je l'ai cueillie de ma main
Et je l'ai prise toute rose
Entre mes lèvres pour faire mon chemin.

Elle est moi-même en une autre apparence;
Elle est le miroir où j'aperçois ma ressemblance,
L'écho où je m'entends qui pense,
Le portrait de ce qu'enfant je fus,
Le rêve où va mon espérance;
Si je disparaissais, elle ne serait plus.

III

O passant, suis la route confuse
Des voyageurs pas à pas vagabonds,
Et dans les doigts pressant ta cornemuse
Répands parmi les horizons
Ces naïves chansons
De ton âme simple et tranquille
Et juvénile,
Au hasard des vents profonds.

Elle t'attend, la fiancée,
Sur l'autre bord,
Au bas de la vallée,
Devant le port,
En face de la mer qui vient du nord.
Bonne, fidèle et pas jalouse,
Tu la retrouveras, l'épouse,
Auprès de qui tu dormiras avant la mort.

Par delà le ravin qu'ont creusé les avalanches
Tu as vu, tu connais
Des femmes plus minces et plus blanches,
Avec des traits
Plus délicats et des attraits
Nouveaux et des grâces plus subtiles,
Parmi les villes
Où parfois tu t'égarais.

Tu les oublies !
Celle de ton hameau,
Celle à qui tu te lies
Et que tu suivras jusqu'au tombeau,
C'est elle, ô matelot,
La plus souriante et de toutes la plus jolie,
Et ta rêverie
N'a jamais su rien de plus beau.

IV

Et la chanson
Repasse dans les brumes de l'horizon...

Il était un pauvre nègre
Qu'avait fait la traversée.
Là-bas dans le pays nègre
Sa bonne amie est restée...
— Loulou, ma chérie,
Loulou, noire Loulou, ma vie !

Que songes-tu, négrillon ?
Voici le pays anglais. —
Doucement le négrillon
Songe au loin à ses forêts...
— Loulou, ma chère âme,
Loulou, noire Loulou, mon âme !

Tu regard' les femmes blanches,
Aux yeux bleus, aux cheveux lisses ?
Il regard' les voiles blanches
Qui loin sur les vagues glissent...
— Loulou, ma bien-aimée,
Noire Loulou, Loulou, ma pensée!

Et la chanson dolente
Passe calme et berçante,
La bonne chanson,
La douce chanson...

VOUS QUI M'AVEZ AIMÉ...

(1895)

VOUS QUI M'AVEZ AIMÉ...

THÈME

Vous qui m'avez aimé,
Si vous ne m'aimez plus,
Vous aimerez un autre ;

Vous qui m'avez trompé,
Si je ne suis plus vôtre,
Vous tromperez un autre ;

Vous qui vous en êtes allée,
Un autre
En ses pensées vous tiendra arrêtée ;

Vous qui ne m'aimez plus,
Hélas ! vous oublierez
Que vous m'avez aimé,
Si vous aimez un autre.

VARIATIONS

I

Quand tu m'as quitté,
Pouvais-je soupçonner
Que je tenais à toi si follement ?
Quand tu m'as quitté, je refusais de croire
Qu'une telle part de mon cœur
Fût prise dans cette histoire.
Quand tu m'as quitté,
Oh ! je n'ai pas pleuré,
Mais quel affreux moment
Et quel vide,
Quel silence et quelle horreur !
De tes baisers étais-je avide ?
Quand tu m'as quitté, mon cœur
Est resté tout déchiré.

Le soir où tu n'es pas venue,
Je t'attendais...
Oh ! comme je t'ai haletant et fiévreux attendue !...
Je me disais :

Peut-être tout à l'heure
Dans une heure
Elle va frapper à mes volets...
Mais la nuit est passée et tu n'es pas venue...
Peut-être elle viendra à l'aube,
Au lever du matin, à l'heure du midi;
L'astre de son regard évanoui
Va reparaître enfin, fidèle, toujours ami,
Et ce front où mes rêves luisent
Et ce sourire où mes joies se grisent!...
Mais tu ne vins pas;
Je restais à guetter l'apparition de ta robe;
Je t'attendais, hélas!
Reviendrais-tu le soir, le lendemain,
Le soir de ce lendemain,
Le matin de l'autre lendemain?
Oh! quand reviendrais-tu?
Reviendrais-tu?...
En mon cœur éperdu
Sonnait un glas lamentable,
Et j'ai souffert l'angoisse inexpiable,
Longtemps, ainsi, longtemps, hélas!

II

Tu m'as quitté. Ton âme
Dans le champ de mon âme avait fait sa moisson ;
De sillon en sillon
Tu passas, chère femme,
Et tu cueillis
Les longs épis, les lourds épis
De mes désirs où tes désirs avaient leur aliment ;
O moissonneuse,
En l'été de notre tendresse amoureuse
Tu fis ta gerbe
Et d'herbe en herbe
Tu choisis le froment...
Va, maintenant,
Vers d'autres champs, vers d'autres prés,
Vers d'autres blés
Et vers d'autres baisers,
Vers des terres inexplorées,
Vers des moissons nouvelles nées.

Un autre a tes caresses ;

Un autre a les largesses
De tes mains verseuses d'espoir ;
Un autre est le miroir
Où tu mireras tes liesses ;
Un autre sera le lac
Où tu promèneras l'entrelac
De tes désirs et de tes souvenances ;
Un autre sera la forêt
Où s'endormiront tes regrets ;
Un autre sera le reflet
De tes plus suaves confiances.

Là-bas
Ainsi tu recommenceras
Ton chemin au long de la route
Où tu passas heureuse et toute
Rayonnante de bon amour.
Peut-être avec un autre un jour
Tu reverras la haie fleurie
Et la prairie
Si douce et ta folie
Si belle ! Après l'épreuve
Tu le retrouveras, le fleuve
Où ta pensée voguait, les ailes blanches,
Entre l'enlacement des branches

Et le miroitement des eaux pourprées.
Sans doute viendra-t-il,
Le soir subtil,
Le soir serein,
Le soir divin;
Et l'éclair encore luira
T'illuminant d'un glauque et fulgurant éclat,
Et l'heure
Pour toi de nouveau sonnera
Où tes deux yeux se pâmeront,
Tandis qu'entre tes lèvres passeront
Des sanglots et des cris et ce leurre
Effroyable que sont les serments
Des amants.

Je serai
L'exilé,
L'ami
Proscrit,
Le serviteur
Chassé, l'époux trahi,
Le cœur
Percé du triple glaive,
Le rêve
Enfui,

Je serai l'âme
Dont tu pris la flamme,
Le champ vidé,
Le sillon épuisé,
Le labour déserté,
Et le silence
Qui recouvre la lande immense
Où jadis
Résonnaient des cris
De paradis.

III

Ainsi s'en va vers des amours nouvelles
Celle à qui notre passé s'était donné;
Oiseau fugace ! fantôme ! rayon envolé !
Ses ailes
S'éparpillent en de nouveaux azurs
Et son front
Se baigne au plus profond
Des oublis les plus sûrs.
Un autre elle aimera,
Un autre elle trompera,
Vers un autre elle partira.
Lui, cependant, il aimera son âme,
Elle sera sa femme,
Comme je l'eus pour femme
Et comme j'eus son âme...
Et qui sait seulement si ma voix douloureuse qui clame,
O fugitive, te fera jamais te souvenir
Que tu m'aimas et que ton âme
A pu, jadis, un jour, m'appartenir?

JOUR DE DERBY

(1890)

14.

JOUR DE DERBY

Les prés fleurent la violette;
Agrafe ta robe la plus coquette,
Couronne-toi de ton plus frais chapeau ;
O Lisette,
Pour un tantôt
On ira voir aux champs le renouveau.

Messieurs nos pères
S'en allaient à Asnières,
Passé le pont,
A Saint-Maur où sont deux rivières,
A Robinson
Où chevaucher semblait si bon.

Et les dames de mil huit cent trente
Dans quelque mélancolique sente
De Barbizon, de Marlotte ou Franchard
Promenaient leur âme dolente
Et le fatal de leur regard
Avec Arthur, avec Edgard.

Nos portes n'ont plus de poternes,
Les Robinsons nous semblent ternes,
Mais, ô ma belle aux yeux lascifs,
Nous avons des plaisirs modernes
Et pour la joie de nos dimanches oisifs
Nous savons des paysages plus suggestifs.

Viens ! c'est un grand jour ! la nature
Est en fête et la brise en romances murmure ;
Allons-nous-en vers Chantilly, vers le plein air ;
Les wagons nous emmèneront joyeuse allure ;
Et près de la forêt, sous le ciel clair,
Nous verrons ce que fera Schickler.

CHANSON

(1890)

CHANSON

Faut-il aimer si tendrement
Pour n'en avoir que du tourment ?

Faut-il si tendrement aimer
Et n'en être jamais payé ?

Faut-il aimer avec tant de tendresse
Et qu'on vous laisse et vous délaisse ?

Faut-il être si bon amant
Pour n'en avoir que du tourment ?

*

J'avais une chère amie ;
Hélas ! elle est partie,

Un soir que les rossignols
Chantaient comme des fols ;

Elle a quitté la maison,
Et zon, zon, zon !

Elle a pris la grand'route;
Moi, j'étais aux écoutes;

Les violoneux
Faisaient danser les gens heureux;

La porte n'était point verrouillée ;
Mon âme n'était point troublée ;

Et des refrains
Chantaient dans les lointains;

Lors le démon de l'inconnu
En son esprit s'est abattu;

Et d'un coup d'aile
A son âme si frêle

Il a fait voir
Des soirs d'espoir,

Des plages délicieuses
Et tant de choses nébuleuses

Et si troublantes,
Si tentantes,

Que son petit cœur enfiévré
Là tout d'un coup s'en est allé...

*

Faut-il aimer si tendrement,
Faut-il être si bon amant,

Faut-il si tendrement aimer,
Faut-il être si enflammé,

Pour n'en avoir, de-ci, de-là,
Et cætera... et cætera...

TE SOUVIENT-IL...

(1896)

TE SOUVIENT-IL...

THÈME

Te souvient-il, ô la plus douce des femmes,
De notre printemps puéril,
Te souvient-il
Des rêves que nous échangeâmes ?

Non, dans ton âme,
Dans ton cœur subtil,
Il ne peut se rompre, le fil
Par qui tous deux nous nous liâmes !

Je veux,
Tandis que la brume monte dans les cieux,
Dire un refrain de choses passées ;

Oh ! souviens-toi !
Mes pensées
S'extasient de songer aux autrefois.

VARIATIONS

I

On disait que vous étiez belle ;
Moi, je sais
Qu'en vos prunelles
Votre âme avait des reflets,
O délicieuse demoiselle,

Où mon âme lasse
Mélancoliquement
Épiait la trace
Des confiances d'antan
Et des sérénités que la vie efface.

On vous disait belle et jolie ;
Je me souviens
Que vos lèvres avaient des ironies
Pleines de pitiés et que rien
N'était plus tendre que vos moqueries.

Fûtes-vous si secourable et consolante ?
Mon cœur
En vos chansons caressantes
Reposait ses langueurs
Et s'enveloppait de tristesses bienfaisantes.

Chacun loua la gaîté folle
Que les rires et les sourires de vos yeux
Et vos paroles
Répandaient à la lueur des soirs joyeux;
En vos rires je me berçais comme en des barcarolles.

Les autres proclamèrent
Et votre charme et votre front divin,
Et ces enfantines et souveraines manières
D'être une reine au sourire mutin
Et une enfant de séduction et de chimère.

Moi, dans votre grâce douce
Je reposais mon souci,
Et sans songer si vous étiez la blonde frêle ou la rousse
Farouche, ou la reine ou l'enfant, en votre cœur ami
Je me faisais un nid d'harmonie et de mousse.

II

Te souvient-il, ô belle,
Que nous eûmes tous deux
Des rêves bleus,
Et que de semblables ailes
Hors du cours
Des ordinaires jours
Portèrent nos pensées jumelles ?

As-tu gardé la souvenance
Des matins vermeils
Et des soleils
Qui rirent à nos espérances,
Des soirs attiédis
Où flottèrent nos pas unis
Dans la cadence d'invisibles danses ?

Côte à côte
Et pas à pas
Et ton bras appuyé à mon bras,
Qu'il fut doux, en gravissant la côte,
De cheminer si fraternellement !
Si amoureusement
Dans ton cœur mon cœur était ton hôte !

III

Le soir où je te rencontrai
Était un soir de folie ;
Au milieu des musiques et des clartés
La vie
Rayonnait éblouie.

Chacun
Avait en soi cette éphémère et grisante ivresse
De passer à travers le destin,
Comme un songe de liesse
Traverse pour une heure la quotidienne détresse.

O regards
Qui s'unissent !
Parmi le hasard
Des joies factices,
Voici que les âmes frémissent ;

Le rythme des danses et leur fracas se tait;
Je te regarde; une pure musique
Sourd en mon cœur; tu m'apparais;
Et la douceur magique
De tes yeux devient ma lumière unique.

O fête, ô tourbillon
Où toutes choses s'amalgament!
Pendant qu'autour de nous roulait le flot profond
Des cris, des désirs et des flammes,
Notre doux amour naissait au fond de nos âmes.

IV

Aujourd'hui,
En d'harmonieuses volutes,
Ainsi qu'une lueur d'étoiles que nul de nos regards ne scrute,
Une calme clarté sereine luit.

Dans la claire et sereine calme nuit
Un doux orchestre se répercute
A travers les heures graves et les fugaces minutes...
Oh ! sois béni,

Souvenir des heures primitives,
Heures lascives,
Heures de fraternel émoi,

Premier sourire
De notre amour, repose-toi
En nos cœurs qui te bénissent et t'admirent.

C'EST ASSEZ POUR VOUS RENDRE FOU

(1897)

C'EST ASSEZ POUR VOUS RENDRE FOU

On raconte que l'on proposa un jour à Beethoven quatre-vingts ducats pour composer des variations sur une valse de Diabelli. La valse de Diabelli était une très vulgaire « rosalie », et Beethoven refusa. Mais, un jour de bonne humeur, il se ravisa et écrivit, sur le pauvre motif, non pas cinq ou six, mais une œuvre de trente-trois variations (Op. 120), enseignant ainsi aux artistes que le plus humble motif suffit quand une émotion s'en empare.

THÈME

Un joli matin de printemps,
De fraîches chansonnettes
Vagabondaient dans les champs;
Colas allait près de Colette,
Elle quinze et lui seize ans;
Elle s'arrêta tout à coup

Et sourit en montrant la haie fleurie de roses.
... Un sourire de ses lèvres roses,
C'est assez pour vous rendre fou.

Elles ont souri, les lèvres roses,
Et le voilà qui pâlit comme un fou.

*

Un jour d'été épanoui,
Ils se sont retrouvés sur la berge ;
Las ! Colette a pris un mari,
Colas dut oublier Colette ;
L'un près de l'autre ils sont assis ;
En regardant je ne sais où,
Il effleura de ses lèvres ses lèvres roses.
... Un baiser de ses lèvres roses,
C'est assez pour vous rendre fou.

Il effleura les lèvres roses
Et le voilà qui se récrie ainsi qu'un fou.

*

Un soir, un triste soir d'automne,
Au coude du chemin les voici face à face,

Tandis qu'ils écoutent le bruit monotone
Des feuilles qui tombent et des jours qui passent.
Ah ! que le temps est donc cruel et doux !
Elle soupira... Oh ! parlons d'autre chose !...
... Un soupir de ses lèvres roses,
C'est assez pour vous rendre fou.

Elles ont soupiré, les lèvres roses,
Et le voilà qui pleure ainsi qu'un fou.

VARIATIONS

I

(INTRODUCTION)

Aubes angéliques
D'avril,
Heures fatidiques
Où l'âme éclôt,
Où les cœurs puérils
S'éveillent aux renouveaux !
Aurores,
Ors
Pâles des printemps,
Printemps
Divins, tendez vos ailes,
Semez les blanches étincelles,
Souriez,
O printemps diaprés;
Et vous, étés,
Soyez tièdes et soyez brûlants,
Soyez la force,
Faites crever par la sève l'écorce,
Et puis soyez le cours puissant des choses qui s'exaltent

Et la folle liesse
Et la folie enchanteresse
Des âmes impatientes de la halte !
Et qu'à son tour
Avide d'autres devenirs,
Septembre amène les mélancoliques jours
Où s'emmêlent
Les lueurs d'aurore
Et les midis d'or
Et les couchants de mort,
Pêle-mêle,
Dans la tristesse inexorable
Des souvenirs,
Ainsi qu'en un miroir,
Hélas !
Où se profile le fantôme insaisissable
De ce qui fut et qui n'est pas,
Et ce passé
Inexpiable
De n'être plus qu'un cœur qui a été.

Oui, passe,
O temps, forme du songe !
Espace,
Prestigieux mensonge !

Et que le monde
Coule,
Et que les années
Comme des falaises amoncelées
Lentement s'écroulent
Et roulent
Sur la grève où l'âme
Au bord de l'infini s'agite et clame.
Ames,
Que le cycle des choses se déroule ;
Rien que de nécessaire
N'advient,
Rien
Qui ne vienne
Et ne revienne
Sans fin,
Rien
Qui ne soit dans le retour infini de notre destin.

. . . . . .

. . . . . .

L'auteur s'est arrêté, non pas à la trente-troisième, mais, hélas ! à la première variation.

HOMMAGE A WAGNER

(1886)

HOMMAGE A WAGNER

Ainsi le morne dieu connaissant la Fin proche,
Entrevoyant la fin des grands Ors superflus,
S'acheminait vers les achèvements voulus ;
— Ainsi Tristan criait au jour son long reproche,

Et son désir au jour mauvais plus ne s'accroche,
Aspiration à des hymens absolus ;
— Ainsi le Pur, en qui les Mondes ne sont plus,
Planait, extatique Colombe, sur la Roche...

O mépriseur, nieur serein, ô attesté
Blasphémateur de l'ordinaire, en l'unité
Vivant, ô découvreur des réels récifs, Mage,

A nous, ainsi, l'esprit hautain et le pervers
Génie, ainsi le rêve et la non-vaine image
Et l'idée où se meut l'autre et l'autre univers !

HOMMAGE A MALLARMÉ

(1897)

HOMMAGE A MALLARMÉ

(SOUVENIR DU VOILIER DE VALVINS)

Dans la barque, au ras des eaux, qui s'assoupit,
La voile large tendue parmi l'espace et blanche,
Tandis que le jour décroît, que le soir penche,
Le bon nocher vogue sur le fleuve indéfini.

A pleine voile, aussi, le soir, l'idée luit,
Au-dessus de la vie et du tourbillon et de l'avalanche,
Blanche en un encadrement de sombres branches,
Là-bas à l'horizon vague de l'esprit.

Maître,
Sur la rive d'où je vois votre voile apparaître,
Et dans mon âme que réconforte la clarté,

Je regarde et j'adore
Le rayonnement argenté
Qui dans le crépuscule semble une aurore.

HOMMAGE A SHAKESPEARE

(1900)

HOMMAGE A SHAKESPEARE

O Vérone ! le voyageur
Au cours délicieux de l'Italie
Entre Venise (songe pâle) et Florence (vermeille rêverie)
A tes portes plus humbles s'arrête avec bonheur ;

Mais un frisson déjà lui poind le cœur,
Comme au retour d'une ancienne nostalgie,
Et déjà l'âme vole, tout éblouie,
Vers le Balcon de sa ferveur.

Deux amants qui n'existèrent pas, un rêve illusoire,
Voilà, Vérone, ce qui reste ton unique gloire ;
Une fable, de la chimère, un conte bleu,

Voilà ta louange immortelle.
O ville, d'une légende tu t'honores ! car sous les cieux
Aucune réalité plus que celle-là n'est réelle.

SUITE

Les foules sont depuis cent ans venues
Contempler le tombeau de Ceux qui ne furent point ;
Sans cesse et du plus loin,
Des mains inconnues

Ont gravé leur hommage sur le sépulcre où ingénue
Flotte la vision du couple surhumain,
Et plus d'un
A prié, près de ce marbre, vers ces ombres inadvenues.

Ainsi, ciel vide, ciel désolé, ciel morne, où sûrement
Nul dieu n'habite, nul père et nul espoir ! ô firmament
Désert, divinement ainsi tu brilles,

Et, bien que tel l'esprit te sache vide, désert et désolé,
Tu demeures, ainsi que ce tombeau du jeune amant et de la [jeune fille,
Notre foyer, notre amour, notre clarté.

ÉPIGRAPHE

(1901)

ÉPIGRAPHE

POUR LA MAISON

Que des oiseaux chanteurs habitent ces bosquets,
Qu'Avril orne le seuil et Juin dore la treille,
Qu'au-dessus du foyer flotte une claire paix,
Mais que dans l'âme l'esprit veille.

LA CHANSON DE SCEVOLA

(1912)

LA CHANSON DE SCEVOLA

Le long de mon ruisseau
L'herbe est d'ombre vêtue,
Mais Flore y danse nue,
Et maint jeunet oiseau
S'essaie au jeu de l'aile.
Le long de mon ruisseau
Chantons la pastourelle.

Le long de mon ruisseau
De blondes jeunes filles
Délacent leurs mantilles,
Aux branches de l'ormeau
Pendent la balancelle.
Le long de mon ruisseau
Chantons la pastourelle.

Le long de mon ruisseau
Ami, veux-tu pas vivre ?

Laisse tomber le givre ;
Au proche renouveau
L'aube naîtra plus belle.
Le long de mon ruisseau
Chantons la pastourelle.

CHANSONS COULEUR DU TEMPS

(1901)

CHANSONS COULEUR DU TEMPS

I

Oiseau bleu, couleur du temps,
Vole à moi promptement.

Un soir très doux et clair, elle est venue, l'oiselle...
Venait-elle
De tout près ou de là-bas,
De faubourgs pleins de fracas,
Ou d'une petite ville à des cent lieues,
Ou de quelque banlieue,
Ou du village où les filles, les jours de fête,
Promènent leurs longues files timidement coquettes ?
D'où qu'elle soit venue,
Oh ! je lui dis merci d'être venue,
D'avoir posé son aile sur mon cœur
Et d'être un instant restée
Et d'avoir embaumé
De son vol et de son gazouillis
Mon rêve endolori.

Oiseau bleu, couleur du temps,
Vole à moi promptement.

C'était pendant l'été doux et joyeux,
Et la nuit était descendue,
Pâle, bleue, grise d'un pâle bleu gris.
La mer était un voile gris bleu pâle;
Et le ciel pâle gris bleu
Continuait la nappe des flots vaporeux.
O symphonies exquises du bleu gris pâle,
Cieux d'opale,
Mers pâles,
Nuits d'été tièdes divinement!
La tendre brunette pâle
En sa robe gris pâle bleu
Semblait vêtue de la robe couleur du temps;
Ses yeux
Souriaient doucement;
Ses noirs cheveux
S'encadraient dans la voilette grise;
Oiseau couleur du temps,
Couleur du ciel et de la mer et de la rive,
Elle était apparue;
Et du ciel et de la mer et de la rive pâle
En mon cœur morose

Elle semblait éclose,
Telle que l'esprit de cette nuit charmante.

Oiseau bleu, couleur du temps,
Vole à moi promptement.

Minuit sonna sur la plage déserte ;
Par la fenêtre ouverte
Les vapeurs marines entraient fraîches et salines,
Et le lent bruissement marin
Bourdonnait ainsi qu'un lointain essaim ;
L'horizon s'éclaira d'un mince croissant de lune.
Maintenant ses cheveux dénoués flottaient en doux arpèges;
Debout elle appuyait sa tête brune
Sur la poitrine
De son amant ;
Et ses narines
Palpitaient éperdument,
Comme le cœur d'un oiseau pris au piège.

Oiseau bleu, couleur du temps,
Vole à moi promptement.

Elle est venue, qui sait pourquoi ?
Pour ceci ? pour cela ?
Peut-être par hasard ? par caprice ? qui sait
Pourquoi elle avait dit : oui, je viendrai... ?

De n'importe où,
Du fond de l'inconnu jaloux,
Elle était arrivée en disant : me voici.
Et voici
Qu'Amour, le dieu joli,
Lui-même s'était mis de la partie;
Il en était, le joli dieu, et c'était lui,
Ce porte-clés rieur du paradis.
Et toi, ô l'oiseau bleu, l'oiseau divin, l'oiseau charmant,
Oiseau couleur du temps,
Tu venais éternellement.

II

Le ciel est sombre,
Les heures, lentes, sombrent.
— Amour, tu verses la lumière
A travers l'atmosphère.

Des sanglots
Se répondent sur les eaux.
— Amour, tu mets des chansons
Parmi les horizons.

Les caravanes cheminent
Au milieu des ruines.
— Tu parais,
Amour, et sur chaque rive rayonnent des palais.

Un âpre désert
Flotte dans l'air.
— Mais des oasis de joie
Par toi
Surgissent, ô Amour, et verdoient.

La plus morne solitude
Tombe des altitudes.
— Amour, à ta voix naissent
Cent et cent visions enchanteresses.

Quel silence !
Quelle désespérance !
— Toi, tu réveilles les harmonies
Depuis l'aurore évanouies.

Sur la plaine
Planait une mortelle haleine.
— Le printemps
Sous tes pieds éclate en parfums triomphants.

Et mon cœur
Vieux et fané mourait en sa langueur.
— Mais les floraisons,
Les chansons,
L'azur des cieux les plus profonds
S'exaltent, ô Amour, sous tes doigts féconds.

III

Oh ! je renais, je revis, je redeviens moi-même;
J'aime;
Je suis celui qui se retrouve adolescent;
Mes yeux se rouvrent; des accents
Joyeux montent du fond de ma poitrine;
Mon âme s'illumine;
Du long soleil d'hiver, mon printemps ressuscite;
Nuit polaire, tu fuis; salut, matin !
Engourdissement torpide,
Nuit livide,
Je vous secoue, ténèbres de langueur;
Mon cœur,
Ainsi que la nature en avril, se réveille;
Et pour mûrir bientôt, tu reverdis, ô treille;
Le vieil homme n'est plus;
Me revoici celui qu'au temps passé je fus;
Tout chante; c'est le jour; je rouvre la fenêtre;
Je deviens celui que j'avais rêvé d'être.

IV

C'était du temps de la Saint-Jean,
Souvenez-vous-en...

A la Saint-Jean les nuits sont brèves;
A peine l'ange sombre est-il au firmament
Que l'ange clair se lève,
Et l'Orient
Rieur sourit au flamboiement de l'Occident.

Un oiselet
A l'orée de la forêt
Chante sa liesse;
Mon cœur est un écho
Où le renouveau
Se dresse.

*

C'était du temps de la Saint-Jean,
Souvenez-vous-en...

A la Saint-Jean les nuits sont tièdes;
Quand les fanfares éclatantes de midi
Se sont tues, les violons soupirent des intermèdes,
Et la symphonie
Chante encore dans la douceur des harmoniques assoupies.

Les oiselets clairs
Sèment des éclairs
Au bout de leurs ailes;
Dans mes yeux béants
Des lueurs d'argent
Ruissellent.

*

C'était du temps de la Saint-Jean,
Souvenez-vous-en...

A la Saint-Jean les nuits sont amoureuses,
Et les âcres parfums
Épars au sein de l'ombre vaporeuse
Tout à coup sombrent dans l'essaim
Des brises les plus fraîches du matin.

Par la fenêtre
La fraîcheur qui pénètre
Dans la chevelure de l'amante rôde;

Mais en mon âme qui s'endort
Frissonne encor
Le délice de la nuit chaude.

C'était du temps de la Saint-Jean,
Souvenez-vous-en...

QUATRE SONNETS
SUR DES MOTIFS POPULAIRES

(1901)

QUATRE SONNETS
SUR DES MOTIFS POPULAIRES

I

ADIEU A LA FORÊT

Adieu, Grenade la charmante.

ROMANCE A LA MODE

Pays mélancolique et doux, forêt,
Cher pays de songe et de flânerie légère
Où parmi des horizons aimables l'âme erre
En un repos si romantique, et toi, palais

De tant de rois, noble palais
Où se mêlent les ombres familières
De courtisanes et de reines, et toi, rivière,
Et toi, l'immortelle forêt,

Je te quitte, château, beau fleuve
Serein, profondeur des bois où s'abreuve
Le rêve, je te quitte, ô terre, pour une enfant

Délicieuse, pour un rien de moqueur et de mutin,
Je te quitte, ô pays divinement charmant,
Pour la fillette de deux sous qui est ma loi et mon destin.

II

Pourquoi le parfum de la chair pénètre-t-il nos âmes ?
Le parfum de la féminine chair
Est l'aimant où l'amant prend sa chair ;
Toutes les volontés dans les parfums se pâment.

La musique évoque d'idéaux épithalames ;
Hors le temps et l'espace, en plein éther,
Harmonies aphrodisiaques ou mystiques de Wagner,
Que de fois nous nous sommes hallucinés à votre flamme !

Mais au tréfond du cœur et dans l'esprit
Le parfum de la chair plonge et s'imprègne et vit.
— Et la cause, je vais la dire, ô jeune fille !

Ce parfum âcre et frais, doux et chaud, pur et ardent,
C'est ton âme frêle et tendre qui s'objective,
O amoureuse dont s'éveillent les beaux vingt ans !

III

C'est la Carmencita...

Un fin petit air espagnol,
Le sombre boléro sur une brune chevelure,
Un joli teint mat et cette allure
Que semble de Séville rythmer le rythme grave et fol,

Ces paupières bleuies de leur langueur comme d'un kohl,
Et cet œil noir, l'œil noir qui vous regarde et vous adjure,
L'œil noir divin pour qui les hommes blonds se font parjures,
Oh ! ce fin et malin petit air espagnol !...

Ainsi, jeunesse,
Naïveté, fraîcheur enchanteresse,
Rieuse inconscience, fragile lys,

O jeunesse sacrée, jeunesse triomphale,
Tu rends aux plus connus oripeaux de jadis
Toute leur grâce primordiale.

IV

En songeant à Baudelaire.

Il est des lits charmants où l'enfance dort,
De blancs lits qu'abritent des ailes sereines,
D'autres où cent rêves hautains tour à tour s'égrènent;
Il est des lits que frôle le souffle glacé du nord,

Quand le vieillard se couche en écoutant venir la mort;
Voici celui où l'ouvrier oublie ses peines;
Et puis voici les chastes lits des épouses chrétiennes,
Lits de noces virginales ou lits de noces d'or.

Mais dans ton lit d'amour, maîtresse ardente, maîtresse tendre,
Quand, fou de tes lèvres, ivre de tes yeux, je vais m'étendre,
Ma pensée bien ailleurs parfois s'égare; oui, parfois

Je me prends à songer qu'il est des lits d'horreur et de délire
Et de souffrance telle, hélas! que les chairs aux abois
Y pantèlent, que les cœurs s'y consument et que les âmes s'y
[déchirent.

VENUS GENITRIX

(1902)

VENUS GENITRIX

Aux pieds de ta beauté de jeune mère
Le poète contemple et l'amant adore,
Pendant que dans l'avenir rêve le père.

C'est toi la Genitrix aux cheveux d'or.
Voici, je reconnais ce front tranquille
Où seule passe encore

Une pensée pour l'être frêle au frais et cher babil ;
Et puis voici ces yeux
Profonds comme une mer immobile

Et langoureux
Des souvenirs de la féconde ivresse.
Voici la bouche ardente aux baisers voluptueux ;

La bouche qui caresse
Délicieusement les lèvres enfantines.
Voici ce corps de force et de finesse,

Et, tel un doux lac blanc, cette poitrine,
Et le bercement tiède des bras, et le vaste
Sourire dont le gracieux visage s'illumine.

Mais, ô cœur enthousiaste,
Le prodige de ta beauté triomphatrice, ô toi,
Païenne, qui ne sais et ne veux être chaste,

Et qui t'ouvres au-devant de ton roi
Enamourée ainsi qu'une rose au jour,
C'est ce parfum qui s'exhale de toi,

L'arome doux,
Acre, capiteux et suavement chaud
Et qui semble une fois de plus convier l'époux

Vers ce ventre où fut conçu l'enfant si beau.

LA SŒUR

(1902)

LA SŒUR

Je veux célébrer celle des soirs d'automne.
... Ce n'est pas que les oiselles charmeresses n'aient plus de
Ni de rires lascifs ni de délicieuses larmes [charmes
Pour charmer le guerrier dont les tempes grisonnent ;

Mais voici que déjà cette âme dure aux hommes
S'incline, et qu'à voir fuir les ans il s'alarme
Et soupire... Ainsi tous, les camarades d'armes,
Commencent à rêver le repos de l'automne.

Mais chacun n'a-t-il pas une songerie chère,
Un regret, une haine, quelque chimère ?
Et peu à peu, tout à l'entour, la solitude s'amoncelle. .

Oh ! ce repos du rude voyageur,
Donne-le, toi, la tendre et la belle
Et la chaste, âme docile, âme sereine, ô sœur !

LES ROSES DE TON CHAPEAU

(1903)

LES ROSES DE TON CHAPEAU

Oh ! les roses de ton chapeau,
Laisse-moi respirer ces roses.
Mon cœur s'est usé à attendre des renouveaux,
Mon esprit s'épuise à poursuivre les causes,
Ma vie se perd dans la détresse ;
Que ta tête en liesse
Vers mon âme se baisse !
J'ai besoin d'azur et de jardins fleuris,
Et je veux respirer ces roses,
Ces roses de ton chapeau joli.

*

Les cerises de ton chapeau,
Permets que je les goûte.
A l'heure où le midi nous grise,
Je voudrais étancher ma soif
A ces cerises
Dont tu te coiffes.
Tu es l'asile et l'oasis de mon désert,

Tu es la source fraîche où s'apaise ma fièvre,
Tu es la halte en ma traversée sur la mer,
La posada de mon voyage amer !
Oh ! souffre que j'effleure de mes lèvres
Les cerises, oui, les cerises de ce chapeau.

*

Vers je ne sais où,
Par un soir de mélancolie,
Vers un lointain très doux,
Au-dessus des fleuves et des prairies,
En une brume claire,
En les profondeurs bleues de l'atmosphère,
Tandis qu'en bas murmurerait la barcarolle,
J'ai rêvé, ô mon amie très chère,
D'être une âme qui prend son vol
Et d'avoir, ô mutine et maligne et mignonne enfant folle,
Les ailes du tendre oiseau,
Du bel oiseau, de l'oiseau bleu de ton chapeau.

RETOUR A LA FORÊT

(1903)

RETOUR A LA FORÊT

Et je reviens, forêt, vers tes ombrages,
Vers tes douces et séculaires profondeurs,
Vers ces retraites où les chœurs
Des dryades ont de si mélancoliques ramages.

Loin de toi, dans l'entrelac de vaporeux rivages,
Les sirènes avaient emmené ma lassitude et ma langueur
Et j'avais dit adieu à tes charmes songeurs.
Puis voici que je te rapporte cette âme volage.

Mais, hélas ! l'âme sœur où je me reflétais
N'est plus là ; tes bosquets
Parmi leurs sourires et leurs rêveries

N'entendent plus la voix concertante de mon concert ;
J'erre en silence ; et cette solitude amie
Est triste et désolée comme un désert.

AUCUNE FEMME NE SERA UN BUT

(1903)

« L'homme n'a pas été créé pour
« la femme ; mais la femme a été créée
« pour l'homme. »

SAINT PAUL. I. COR., XI. 9.

Aucune femme ne sera un but.
Au cours des jours et de la bataille et de la fièvre,
Tends aux lèvres de la femme tes lèvres ;
Mais c'est toi qui pour elle, ô mon fils, seras un but.

Aime ! ton cœur d'opulence vêtu
Répandra en amour son trop-plein de sève,
Ainsi que le soleil verse ses rayons et la nuit ses rêves,
Ainsi qu'un riche laisse couler magnifiquement son superflu.

La femme doit servir et sourire ; tu dois
Être celui qui dit : je serai roi !
Rien n'importe à l'amante hormis l'espoir

D'orner de fleurs pour le héros un seuil hospitalier ;
Car l'épouse est la paix délassante du soir ;
L'homme est la guerre ; enfant, sois un guerrier.

APPENDICE

PIÈCES ANCIENNES

Publiées en 1885-1886.

Chronologiquement, les deux séries de pièces qui suivent auraient dû se placer en tête du présent recueil; mais l'intérêt (si tant est qu'on leur accorde un quelconque intérêt) en est si uniquement documentaire, et la forme en semble maintenant si haïssable à l'auteur, qu'il a préféré les rejeter dans un appendice dont il ne donne d'ailleurs le bon à tirer qu'avec une extrême répugnance.

LES JEUNES FILLES

RONDELS

I

C'était un fuyant vol d'oiseaux;
Aucun nid ne tenait ces ailes,
Mais très insoucieuses elles
Dans les tièdes brumes des eaux

Allaient, aériens roseaux,
Avec de blanches étincelles ;
C'était un fuyant vol d'oiseaux,
Aucun nid ne tenait ces ailes ;

Libres ailes, en nuls réseaux
L'Amour, oiseleur des oiselles,
N'avait, ô frêles demoiselles,
Pris les roseurs de vos museaux ;
C'était un fuyant vol d'oiseaux.

II

O charme, étonnement premier
Des montantes neuves haleines !
Les fines vierges châtelaines
Tout à coup du neigeux pommier

Sentent les senteurs s'émier ;
Dans l'air bruissent des phalènes ;
O charme, étonnement premier
Des montantes neuves haleines !

Vapeurs du floréal larmier,
Souffles des jeunes marjolaines,
Vous spirez, âmes aprilaines,
En les Colombes le Ramier...
O charme, étonnement premier !

III

Langage au premier troublement,
Langage au dernier, Mélodie,
O mystérieuse enhardie,
Tu nous parles intimement ;

N'est-il pas, le résonnement
Que tu fais en l'âme attendrie,
Langage au premier troublement,
Langage au dernier, Mélodie ?

Ta voix insaisissable ment,
O musique, à la parodie ;
Mais à celles qu'elle dédie,
Authentique, elle est le clamant
Langage au premier troublement.

IV

Au rythme grave des clairons,
Sous le flottement des bannières,
Parmi les fanfares pléinières,
Entre les exultants fleurons,

Menant de vagues escadrons,
Il vient, dans le flot des crinières,
Au rythme grave des clairons,
Sous le flottement des bannières ;

Clair sur les puissants éperons,
Fantôme aux hautaines manières,
Il marche aux terres printanières
Vers où, rêveuses, nous irons,
Au rythme grave des clairons.

V

Prince de l'esprit, roi du cœur,
Jésus, fleur des lèvres mystiques,
Amant aux yeux eucharistiques,
Amant aux baisers sans rancœurs,

Divin maître, ô tendre vainqueur,
O voix et verbe des cantiques,
Prince de l'esprit, roi du cœur,
Jésus, fleur des lèvres mystiques,

Qu'il est heureux et doux, le chœur
Qui vient au banquet prophétique
Dont ta chair est le viatique
Et dont ton sang est la liqueur,
Prince de l'esprit, roi du cœur !

VI

La languide virginité
Appâlit le visage rose,
L'intime pleur de l'âme arrose
Minimement d'un sang lacté

Vos deux prunelles de beauté.
O désir, attente morose !
La languide virginité
Appâlit le visage rose.

Pâlissez, vous aurez été
Même la floraison nécrose ;
Le refrain pieux de la Prose
Reflète, ô visage attristé,
La languide virginité.

VII

Nous irions deux par les chemins,
Voilés d'une ombre demi-claire ;
Aux champs l'argentement stellaire,
Hyacinthes, glaïeuls, jasmins,

Rayonnerait dessus nos mains
Son rayonnement séculaire ;
Nous irions deux par les chemins,
Voilés d'une ombre demi-claire ;

Très vagues reflets, bleus, carmins,
Ombrés ors, flambloiement polaire,
Amour, amour, oh ! voici l'ère
Des glorieux rêvés Demains ;
Nous irions deux par les chemins.

1885.

BALLADES

DES AUTHENTIQUES COURTISANES

I

Dans les reflets flamboyants et les ors
Fauves et dans les moroses teintures,
Dans les ombres, dans les mouvants trésors
Des glauques bleus, des vertes arcatures,
Dans le noir ruissellement des ceintures,
Dans les perles et les magiques flots
Des robes et l'insaisissable los
Où passe sa pallide girandole,
O corps subtil, dans les ors tu éclos
En une immuable douceur d'idole.

Tes yeux sans feux, sans rêves, sans essors,
Tes grands yeux vierges de maculatures,
Tes fixes yeux inconscients des sorts
Où roulent les consciences futures,
Tes yeux infaillibles dans les tortures,
Tes yeux, distraits et languides falots,
Tes yeux sont, dans un vague de complots,
Gardés par l'intime froid qui les dole
Éternellement de tous javelots
En une immuable douceur d'idole.

O chair que meuvent d'inconnus ressorts,
O défunte chair, gloire des sculptures,
Insensible lorsque des nuits tu sors
Et que tu luis vers nous, que tu captures
L'air vif et que meurent les créatures
Et que tu marches, toi si terrible aux
Effeuillés sourires, sous les grelots,
Les ors et la soyeuse farandole,
Quels rêvé-je tes seins, glacés brûlots,
En cette immuable douceur d'idole !

O reine des ascétiques tableaux,
Tu traînes des échevelés galops,
Introublée en ta fragile gondole,
Luxure, tu vas parmi les sanglots
En une immuable douceur d'idole.

II

Survivante des trophées menaçants
Et des gloires multiples effacées
Et des antiques rites très puissants,
Pousse ultime et superbe des poussées
Des plus efflorescentes odyssées,
Descendance du primitif ormin,
La dernière et l'unique en mon chemin
Tu demeures, dans les réminiscences
D'un passé sans possible lendemain,
Un fou triomphe des concupiscences.

Les nécessaires soifs ardent tes sangs,
Les mollesses des lèvres fiancées
Mollissent tes lèvres, les caressants
Regards tes regards, les chaudes brassées
T'embrasent et les langueurs affaissées,
L'appel crie aux bouches en le carmin
De ta peau et les blancheurs de ta main
Réappellent les cœurs aux renaissances,
Tandis que ton œil brille au maint hymen
D'un fou triomphe des concupiscences.

Et tu vis, calice de tous encens,
Splendeur originelle des alcées,
O soleil des cœurs charnels, tu descends,
Volupté, large aux formes exhaussées,
Haute aux regards clairs, profonde aux pensées
Efficaces, vers nous tu viens comme un
Dieu, car par toi le simple, le commun
Et l'aujourd'hui s'amplifie aux croissances
Fabuleuses, et resplendit l'humain
Du fou triomphe des concupiscences.

Toi, reine du crépuscule romain,
Géniture d'antique parchemin
Et génitrice aux modernes semblances,
Sauve-nous la fleur du mortel jasmin,
O fou triomphe des concupiscences.

1886.

TABLE

22.

POUR L'ENFANT QUI SERA UN HOMME 5

LA COMÉDIE DES AMOURS

PRÉLUDES 17
LES CHANSONS DU RIVAGE 31
CHARIVARIS 49
MEMORARE 59
AUTRE CHANSON DU RIVAGE 65
CELLE D'UN SOIR DE BAL 69
DIALOGUES DES COURTISANES 75
JE VOUS AI CONNUE TROP TARD 89
LE VOYAGE D'ITALIE 93

LE DÉLASSEMENT DU GUERRIER

LE DÉLASSEMENT DU GUERRIER. 119
CONNAIS-TU LE PAYS 123
LOULOU, BLACK LOULOU 139
VOUS QUI M'AVEZ AIMÉ. 151
JOUR DE DERBY 161
CHANSON 165

Pages.

TE SOUVIENT-IL 171
C'EST ASSEZ POUR VOUS RENDRE FOU. 181
HOMMAGE A WAGNER 189
HOMMAGE A MALLARMÉ. 193
HOMMAGE A SHAKESPEARE 197
ÉPIGRAPHE. 201
LA CHANSON DE SCEVOLA 205
CHANSONS COULEUR DU TEMPS 209
QUATRE SONNETS SUR DES MOTIFS POPULAIRES 221
VENUS GENITRIX 227
LA SOEUR 231
LES ROSES DE TON CHAPEAU 235
RETOUR A LA FORÊT 239
AUCUNE FEMME NE SERA UN BUT 243

APPENDICE PIÈCES ANCIENNES)

LES JEUNES FILLES 249
BALLADES DES AUTHENTIQUES COURTISANES 253

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le vingt-cinq septembre mil neuf cent treize

PAR

E. ARRAULT ET Cie

A TOURS

pour le

MERCVRE

DE

FRANCE

3665

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ — PARIS-VIe

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois, et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Georges Duhamel.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Georges Palante.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Sciences médicales : Dr Paul Voivenel.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. Van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Esotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Théâtre : Maurice Boissard.
Musique : Jean Marnold.
Art : Gustave Kahn.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique de Bruxelles : G. Eckhoud.
Chronique de la Suisse romande : René de Weck.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Giovanni Papini.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres américaines : Théodore Stanton.
Lettres hispano-américaines : Francisco Contreras.
Lettres brésiliennes : Tristao da Cunha.
Lettres néo-grecques : Démétrius Asteriotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : Jean Chuzeville.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : J.-L. Walch.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais, Fritiof Palmer.
Lettres tchèques : Janko Cadra.
La France jugée à l'Etranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Vie anecdotique : Guillaume Apollinaire.
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre. Les nouveaux abonnés d'un an reçoivent à titre gracieux le commencement des matières en cours de publication.

FRANCE		ÉTRANGER	
Un numéro	1.25	Un numéro	1.50
Un an	25 fr.	Un an	30 fr.
Six mois	14 »	Six mois	17 »
Trois mois	8 »	Trois mois	10 »

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.

26

PQ
2220
D8A6
1913

Dujardin, Édouard
Poésies

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY